

Résumé. Les bals ont été introduits en Valachie et Moldavie à l'époque des campagnes militaires de l'empire russe et de l'empire ottoman, lorsque les Principautés se trouvaient sous l'occupation. Les officiers impériaux voulaient s'amuser et ils ont implanté leurs habitudes dans les Principautés. Les bals, costumés ou non, duraient du 1 janvier jusqu'au Mardi gras, début du Grand carême des Pâques. Il ne s'agissait pas uniquement d'une forme d'amusement facile, mais aussi d'un important élément de renouveau de la vie sociale et économique, y compris. Ces fêtes constituaient un profit pour les tailleurs, les modistes, les marchands de textiles, les pâtisseries, les épiciers, les cuisiniers etc., ce qui développait le commerce et l'industrie locale. Les peintres itinérants, ceux-là, aussi, dont peu autochtones, étaient très actifs dans l'art du portrait dans la haute société qui avait besoin d'être représentée dans toute sa splendeur, dans ses plus extravagantes toilettes, pour valider leur fortune et leur grand statut, dans des tableaux exposés dans les salons où se réunissaient les invités. Après 1840, lorsqu'on a inventé la daguerréotypie, ensuite, la photographie sur papier, la société se rendait dans les ateliers de photographie afin de commander leurs portraits.

Pendant la première moitié du XIX^e siècle, le bal de société a eu un rôle civilisateur qui a connecté la société roumaine à celle de l'Europe occidentale. En dehors des danses et des toilettes à la mode, ces fêtes ont raffiné les goûts locaux, ont ciselé les manières et ont imposé la rigueur de présentation dans un cadre exclusiviste.

Keywords : Balls ; fashion ; dance ; the Principalities of Wallachia and Moldavia; the 1848 Revolution; the Crimean War; Ludwig Wiest; Prince Albert of Prussia; Gheorghe Bibescu; Barbu Știrbei; Grigore Alexandru Ghica

LES BALS DE SOCIÉTÉ, LE DÉVELOPPEMENT DES ARTS ET LA MODERNISATION DES PRINCIPAUTÉS ROUMAINES, 1790–1859

Adrian-Silvan Ionescu

La mode des bals a été introduite dans les Principautés Roumaines par les élégants officiers impériaux, tant de fois, présents ici, à côté des armées d'occupation russes, chaque fois qu'un nouveau conflit du Colosse du Nord avec l'Empire Ottoman – « le malade » de l'Europe – destiné à résoudre le Problème Oriental, qui est presque toujours resté sans un résultat palpable, autre que celui de mettre en pièces le territoire roumain qui se trouvait alors sous la souveraineté du sultan. Le bal s'imposait chez nous en même temps que les autres modes nouvellement venues de l'Ouest : vestimentaire, gastronomique, musicale, littéraire, de comportement.

En 1790, après la conquête de la cité Bender, le prince Potiomkin, favori de l'impératrice Catherine la Grande, s'établit pour un certain temps à Jassy où il fonde sa propre cour, fastueuse et brillante, pareille à celle de St. Petersbourg. Il avait été accompagné dans la campagne par toute une suite d'où les dames élégantes de la capitale de l'empire ne manquaient pas. Il y organisait des bals, autant pour son propre plaisir et pour celui des courtisans autour de lui, couverts de broderies en fils d'or et

coiffés de perruques, que pour impressionner les boyards locaux avec cette opulence et ce luxe affiché.

C'est alors que l'aristocratie roumaine-fanariote a connu pour la première fois ce genre de distraction, très répandue aux cours européennes, mais totalement étrangère dans ces régions. Le général comte Alexandre de Langeron – royaliste français réfugié en Russie après le début de la Révolution Française – décrivait, avec beaucoup d'humour la façon dont le prince (*cneaz*) traitait ses nouveaux serviteurs passagers : « Le Prince donnait des bals aux Moldaves. Il y paraissait comme un sultan qui daigne rassembler autour de lui la dernière classe de ses sujets. Il se présentait couvert de diamants et saluait à peine la troupe nombreuse qui était debout et en silence devant lui ; il la traversait pour aller se mettre à une partie de jeu, ou restait assis près de Madame de Witte [une courtisane grecque, la plus jolie femme de l'Europe, à cette époque, femme de Monsieur de Witte, général Polonais au service de Russie] à causer avec elle¹ ».

Le bal a été adopté avec un grand enthousiasme par les élites locales. C'est toujours Langeron qui allait noter qu'une contribution essentielle au renouveau et au raffinement de l'aristocratie locale a été celle des danses européennes introduites à cette époque-là. Il se montre admiratif à l'adresse des femmes des boyards moldaves, très douées de qualités, qui ont rapidement appris les nouveaux mouvements, s'affirmant en tant que bonnes danseuses pendant les fêtes : « La danse éprouva aussi une révolution. Les danses nationales furent proscrites, ou au moins méprisées. On apprit les polonaises, les anglaises, les françaises, et ces dames ayant beaucoup d'aptitudes pour tout ce qu'elles veulent apprendre, parvinrent en un an à danser à merveille, lorsque nous arrivâmes en Moldavie, elles ne savaient pas marcher. (...) Les dames moldaves ayant su que dans les pays civilisés une femme de bon ton devait avoir un amant, en prirent deux pour être plus à la mode »². (Fig. 1)



Fig. 1 – Général comte Alexandre de Langeron, d'après G. I. Ionescu-Gion, *Istoria Bucureștilor*, 1899.



Fig. 2 – Général comte Mihail Andreevitch Miloradovici, d'après G. I. Ionescu-Gion, *Istoria Bucurescilor*, 1899.

Avec un accent critique, Radu Rosetti écrivait dans ses mémoires, « apprises des autres », que, en dépit de certains aspects salutaires pour la modernisation du pays au début du XIX^e siècle, les troupes tzaristes ont eu une contribution pernicieuse sur les mœurs locales : « On peut dire que, sous l'occupation russe, on a fondé à Jassy ce qu'on appelle la vie mondaine, mais, en même temps qu'elle, l'adultère, les séparations, le jeu de cartes sont devenus florissants. (...) Les armées russes ont contribué elles aussi à cette évolution dans la vie des boyards, en ajoutant un peu à la dépravation des mœurs et... en introduisant à Jassy les danses occidentales »³.

Pendant la suivante guerre russo-ottomane de 1806-1812, lorsqu'il stationnait à Bucarest, le général comte Mihail Andreevitch Miloradovitch (Fig. 2) – honoré par les serviles autorités locales avec le titre de « sauveur de Bucarest » – sollicite quelques professeurs de danse de Pétersbourg pour tenir des leçons, dans cet

art, aux dames valaques⁴. Toujours à cette époque-là, l'octogénaire maréchal prince A. A. Prozorovski, commandant des troupes russes, emmène, à Jassy, Ivanov, le danseur de la cour impériale qui, pendant une année, enseigne la danse aux dames moldaves et organise des fêtes pour son patron. A la fin de son engagement, lorsque le maître de danse devait se rendre en Russie, les boyards sollicitent une prolongation de son contrat, mais les autorités militaires refusent⁵.

Non seulement les dames, mais aussi les jeunes boyards ont appris les nouvelles danses. C'est vrai, leurs costumes orientaux les empêchaient un peu lorsqu'ils devaient exécuter des pirouettes ou les pas élégants de diverses danses à la mode. Certains invités étrangers ont assisté à de tels bals et ont consigné leurs impressions sur ces fêtes de l'élite moldave-valaque. William Wilkinson, l'ancien consul général britannique entre 1812 et 1816, mettait en évidence la grâce des dames par rapport à

l'absence totale de grâce de leurs partenaires lorsqu'ils interprétaient les danses à la mode : « Dans les cercles du haut de la société, cette danse [hora, *n.n.*, A.S.I.] est sortie de la mode, depuis quelques années, et on avait introduit les contre-danses anglaises, la valse et la mazourka polonaise. La plupart des dames dansent bien, mais les hommes très médiocrement, leurs vêtements représentant un obstacle dans une bonne exécution »⁶.

C'est toujours lui qui rappelait qu'à Bucarest, il y avait quelques clubs suivant le modèle des clubs viennois, où, pendant le Carnaval, on organisait des bals masqués, deux ou trois fois par semaine, très appréciés et fréquentés par un public nombreux, pas toujours provenu de l'aristocratie : « Il y a pourtant des clubs adaptés aux diverses classes sociales, dont le plus important est celui où la cour est abonnée, aussi bien que les boyards les plus importants, club qui est mis en évidence par le nom *Club-noble* ; il est fréquenté par beaucoup de monde, vers la fin du Carnaval et, même si son nom indique une parfaite sélection sociale, il permet très fréquemment l'accès de personnes de toutes les catégories, cachées sous le masque. Les prétentieux n'y dansent pas s'ils ne sont pas masqués »⁷.

Le peintre écossais, auteur de panoramas, Robert Ker Porter (Fig. 3), voyageur passionné et mémorialiste prolifique, qui s'est arrêté, en 1820, à la cour du prince Alexandre Suțu, à Bucarest – dont il a d'ailleurs fait le portrait, tout comme de deux autres boyards de la haute société⁸ (Fig. 4) –, a assisté à un concert suivi d'un bal dans la maison d'un des boyards importants du pays. L'évènement est décrit en détail et avec humour : « Les impatientes danseurs furent dans une minute sur le ring. Les énormes bonnets des boyards furent abandonnés, leurs splendides manteaux larges eurent le même sort ; et chacun des anciens locataires de cette magnifique brillance ont tout de suite fait leur apparition à côté de la partenaire désirée, portant une jaquette très élégante, rouge ou grise, ou d'une autre couleur, brodée d'une manière fantaisiste. Cette veste plus étroite flattait la

silhouette et s'assortissait avec les bords ondoiyants du peignoir porté en dessous, la taille entourée d'un splendide châle ; pas une seule partie de cette toilette légère ne discordait avec les mouvements élastiques de la danse. Mais ce qui restait n'était point en harmonie avec cet aspect juvénile. Chaque homme avait la tête rasée et tout au bout portait une petite calotte rouge qui exposait une grande partie de cette calvitie, de face et de dos, aussi bien que les grandes oreilles blanches ; qui, à l'aide des moustaches et des barbes ébouriffées, de toutes les couleurs, prête au groupe un aspect bizarre, vu que lorsqu'ils sautent en quadrille ou traînent les pieds en contre-danse anglaise ou lorsqu'ils tourment en grande vitesse dans la valse, rien ne peut être plus grotesque. Des têtes asiatiques, des corps de danseurs italiens, résidents autrichiens, anglais et d'autres étrangers habillés simplement, avec toutes les dames habillées à la mode parisienne ou russe, n'est qu'un spectacle en constant mouvement, tout comme les figures d'une mascarade de lanterne magique, dont je ne peux me souvenir qu'avec un sourire »⁹.

Une remémoration similaire a le conseiller de la légation danoise de Constantinople, Clausewitz qui, en 1824, en route vers la capitale de l'Empire Ottoman pour s'installer dans son poste, s'arrête à Bucarest le 4 mai. Il est reçu au palais par le prince Grigore Ghica le IV. L'invité étranger trouve l'édifice laid et étroit. Il fut étonné de constater que dans la suite et le garde des soldats mercenaires (*arnăuți*) du prince, personne n'avait d'arme sur soi, on lui dit qu'on les avaient confisquées par les ottomans, lors de la défaite d'Eteria grecque. Mais ce qui l'étonne le plus c'est que les dames étaient habillées pour le bal, même s'il n'était que 10 heures du matin, moment totalement impropre pour de telles tenues. Mais c'était l'onomastique d'un des fils du prince et il y avait une réception au palais et, le soir, un bal. C'est là-bas que Clausewitz a vu les boyards danser en manteaux (*caftans*), coiffés de bonnets rouges qu'ils ont enlevés, peu après, vu qu'ils avaient trop chaud¹⁰.



Fig. 3 – Robert Ker Porter. Autoportrait, gravure de Thomas Woolnoth, Wikimedia commons.



Fig. 4 – Boyards de l'aristocratie, dessin de Robert Ker Porter, d'après *Travels in Georgia, Persia, Armenia, Ancient Babylonia &c. &c. During the Years 1817, 1818, 1819 and 1890*, London, 1822, vol. II.

Ion Ghica, lui aussi, évoquait un bal de 1827, lorsque les danseurs, pour mieux sauter en liberté, évoluaient chaussés seulement de bas en cuir fin, appelés *mesi* ou *mestii*, introduits dans les autres types de chaussures, plus lourdes: « Lorsque la danse commençait, les boyards plus jeunes enlevaient leurs larges manteaux (*giubele*) et leurs pantoufles, en gardant seulement leurs bas en cuir et se précipitaient vers les jeunes filles et leurs jeunes femmes pour les faire danser la polonaise, la parole, la valse et l'écossaise »¹¹. Et il rappelait les maîtres danseurs, locaux ou étrangers, qui avaient enseigné aux jeunes nobles les mouvements et les gestes de courtoisie dans des occasions pareilles: « Cocoratu, avant d'être éclipsé par le professeur Dupont, fils du célèbre danseur du grand Opéra de Paris, a réussi former plusieurs élèves dignes de son talent, fils de boyards, qui, dans la rue, dans les salons, tout comme aux bals, n'ont jamais manqué de se maintenir dans la troisième position ou de faire les trois révérences recommandées par l'art, même si cela allait se passer dans la chambre la plus étroite, de se tenir le corps et les bras gracieusement courbés et les lèvres arrondies. L'un d'entre eux a porté, jusqu'à sa mort, le titre de *Maître de grâce* »¹².

Le docteur Constantin Caracaș, médecin en chef de Bucarest (Fig. 5), a élaboré une étude sur l'état de santé de la population valaque, intitulé *Topografia Țării Românești (La topographie de la Valachie)*, publié posthume, en 1830, deux ans après le décès du célèbre médecin, à la suite d'une épidémie de peste dont il fut victime, car il avait soigné les contaminés. Au-delà de l'immense plaidoyer en faveur des bains, si nécessaires à la conservation d'une santé générale de l'organisme, Caracaș développe également le problème du mouvement physique quotidien de ses concitoyens qui menaient une vie assez sédentaire, surtout ceux en tête de la hiérarchie sociale. Les danses à la mode introduites par les officiers russes pendant les occupations – « le quadrille anglais, la mazourka polonaise et la valse allemande » – lui semblaient parfaites pour entretenir la condition physique, surtout certaines d'entre elles qui étaient assez provoquantes, selon son avis: « Ni la valse, la danse allemande connue comme ennemi de la santé, ne leur

fait pas mal, car ils le jouent avec modération, sans grande vitesse et avec de petites pauses de repos »¹³. Mais il constatait qu'à cause des tenues longues et larges (des soutanes, des *biniș* et des manteaux), totalement impropres pour un tel mouvement, les danseurs transpiraient abondamment et étaient sur le point de tomber malades après avoir consommé des boissons fraîches et des glaces qui leur provoquaient des affections respiratoires, comme des rhumes, des bronchites ou même des pneumonies. Une autre cause qui pouvait affecter leur santé était la poussière du parterre, provoquée par les pas des danseurs et le manque d'oxygène, l'odeur de transpiration et la chaleur excessive des salles de danse, trop petites et impropres pour des fêtes d'envergure.

C'est toujours à l'occasion d'un bal que le peintre hongrois Barabás Miklós rencontre ses futurs commanditaires de Bucarest. A peine arrivé dans la capitale de la Valachie, le 8 novembre 1831, à la recherche d'une clientèle pour ses portraits, le jeune peintre fut invité au bal de St.Nicolas, organisé en honneur du tzar Nicolas I. Président Plénipotentiaire des deux principautés était le général comte Pavel Dimitrievitch Kiseleff (Fig. 6), un homme ouvert, admirateur et connaisseur des arts, qui, à cette occasion, invite le peintre lui parler et pour le recommander à une princesse russe en compagnie de laquelle il honorait le bal, afin d'exécuter le portrait de la fille de celle-ci. Après la conversation privée qui a duré 15 minutes environ, honneur exceptionnelle accordée à un étranger sans position sociale et sans fortune, mais doué de talent et de force de travail, l'artiste a été envahi par toute l'assistance qui, sans le connaître, le prenait pour un jeune diplomate et qui, en apprenant qu'il s'agissait d'un peintre l'a tout de suite invité à faire des portraits de la haute société bucarestoise qui ne voulait point être inférieure au général Kiseleff¹⁴. On voit bien que les bals n'étaient pas exclusivement des occasions de distraction, de danse et de rendez-vous pour les jeunes, d'histoires d'amour et de mariage, mais aussi un milieu propice pour de nouvelles connaissances et pour lier des relations d'affaires, comme dans ce cas.



Fig. 5 – Dr. Constantin Caracaș, d'après G. I. Ionescu-Gion, *Istoria Bucurescilor*, 1899.



Fig. 6 – Général comte Pavel Dimitrievitch Kiseleff, dessin de Riss, 1834, gravé par V. Bobrov, 1879, Bibliothèque de l'Académie Roumaine (BAR).

Les bals, costumés ou pas, se tenaient sans pause du 1 janvier jusqu'au Mardi Gras, début du Grand Carême avant Pâques.

Les Roumains étaient fiers de leurs bals publics, avec l'ornementation spéciale des salles, avec l'élégance des dames qui y participaient et qui n'étaient point inférieures aux modèles de l'Europe civilisée. Dans une chronique sur la première fête de 1839, tenue dans la salle Momolo de Bucarest, on mentionnait, avec fatuité, cette similitude avec des événements pareils de l'étranger: « Le bal d'hier [dimanche 1 janvier 1839] a été tellement noble qu'on peut le comparer avec tout autre bal des villes lumières d'Europe. La salle a été pleine. Toute l'aristocratie y fut présente, les dames les plus éblouissantes rendaient la salle plus belle. Il y avait, entre elles, une grande joie. A ce bal, tous les Roumains étaient joyeux et contents pour la bonne organisation respectée dans les salles les plus importantes où se déroulaient des réunions pour les fêtes. Une multitude de masques de toutes sortes, portés délicatement et accompagnés par des paroles sages enchantaient et rendaient contents ceux qui regardaient »¹⁵. Dans la même note, on trouvait également des informations sur la musique de bonne qualité assurée par un orchestre formé d'instrumentistes provenus de la petite armée du pays, dirigés par le talentueux violoniste et compositeur Ludovic Wiest¹⁶, déjà installé dans la Capitale: « (...) Orchestre trop bon et trop beau, composé de D. Vist Capelmaister, avec 24 braves hommes provenus de la milice Nationale, écoliers de D. Vist, qui mérite toute l'admiration pour l'effort fait avec les élèves militaires et c'est vrai que tous ceux qui ont écouté cette harmonie vont dire que c'est un orchestre des plus choisis des côtés les plus illuminés du monde »¹⁷. Dans un autre commentaire est mis en évidence le même orgueil national selon lequel les roumains avaient fini par organiser des bals tout comme dans d'autres pays et les invités étrangers pouvaient en témoigner grâce au

style raffiné et à la diversité des costumes: « Le Bal Masqué du jeudi, 2 [février 1839] de ce mois, dans la salle des Messieurs Momolo et Boreli a été trop beau, la foule des masqués en différents costumes pose des questions sérieuses à chacun, le pique-nique du Samedi [4 février] a été encore plus beau, enrichi par toute la noblesse nationale, avec les brillants éblouissants sur les têtes des dames et des petites femmes, en laissant voir rien d'autre qu'une joie au cœur de chacun, on y voyait avec délicatesse l'amour national l'un pour l'autre, *chaque étranger se réjouissait de se trouver dans une société aussi noble, et, sans doute, une fois revenu dans sa patrie, il dira que les roumains, eux aussi, sont parmi les peuples les plus civilisés* »¹⁸. (n.s., soul. A.S.I.)

Dans la même salle, vers la fin du mois de janvier, il y avait une mascarade avec un afflux de public très admiratif à l'adresse des costumes, surtout celui, très inspiré, des dresseurs d'ours, tenue arborée par certains participants: « Le Bal masqué de M. Momolo du dimanche 22 [janvier 1839] a été tellement aggloméré qu'on pouvait à peine se déplacer, une multitude de masques et de divers costumes posant de différentes questions, mais, entre tous, seul l'ours a fait une encore plus grande impression sur L'Hon[nête] public, qui, avec son jeu et son image d'ours véritable, faisait peur à certaines femmes; il y avait aussi deux dresseurs dont l'un jouait très bien du violon la chanson de l'ours, tandis que le second frappait du tamis en parlant très bien le gitan »¹⁹.

Le dernier bal de la saison 1839 s'est déroulé la nuit du Mardi Gras et il est fini plus tôt que d'habitude parce que les participants pieux respectaient les traditions chrétiennes et, dans l'intervalle suivant, ils allaient se dédier au carême et à la prière: « Le Bal Masqué du dimanche [5 février] a été très beau, mais pas si aggloméré, vu qu'après minuit la sainte religion nous demande de mettre fin à cette fête de

40 jours de joie, de jeux, de noces, de soirées et de bonne nourriture, le jour commence dans le son des cloches qui nous annoncent que le moment de recueillement est venu et il faut aller vers la Sainte Eglise, entrer dans une nouvelle vie, une vie saine, bénie par Dieu et lorsqu'on nous annonce l'heure sainte du service divin, nous allons y participer, non seulement par l'ouï, mais par notre présence, car c'est là qu'on va trouver notre réconfort. C'est là qu'on trouve notre support, notre chance de louer Dieu pour sa pitié si riche qui nous permet de vivre la Sainte Résurrection du Dieu et Rédempteur Jésus Christ, aussi bien que le printemps joyeux. (...)»²⁰. On voit que le journaliste qui a fait des descriptions si enthousiastes aux fêtes de carnaval n'était pas seulement un chroniqueur mondain, mais aussi un bon chrétien qui recommandait à ses lecteurs une vie équilibrée et sainte pendant le Grand Carême.

La presse désirait que ses lecteurs soient informés, bien documentés, donc, certains termes adoptés *tale quale* de langues étrangères, sans que le sens soit connu, étaient expliqués, comme dans cette note de *Albina Românească* de Jassy, en janvier 1840 et concernant *la contre-danse*: « Nombreux sont ceux qui pensent que cette danse s'appelle ainsi car les dames dansent l'une contre l'autre. Mais le nom vient du terme anglais *Contry-dans* [sic] (danse paysanne) »²¹.

En 1842, quelques acteurs du théâtre français de la capitale moldave annonçaient qu'ils louent ou vendent les décors et les costumes de spectacle pour en faire usage aux bals costumés²².

Pour que les participants soient rapides et bons connaisseurs des mouvements élégants de chaque danse pratiquée pendant ces fêtes, des professeurs de danse se présentèrent. Josephine Hain, qui s'est présentée comme « maîtresse de danse à Jassy » faisait une bonne réclame dans les colonnes d'*Albina Românească*, en 1846, et, en annonçant aux amateurs qu'elle allait rester très peu dans la ville, elle énumérait

la longue suite de danses à la mode qu'elle maîtrisait: « Quadrille Parisien, Quadrille français à la rose, Quadrille de Salon, Quadrille Hongrois, Anna-Quadrille, Polka à la Vienne, Mazourka, Cracovienne, Valse en deux pas, Galopade anglaise, Cotillon et Menuet »²³. Toujours à Jassy, quelques années plus tard, deux autres professeurs venus de l'étranger cherchèrent leur clientèle, Heinrich Montchan²⁴ et monsieur Corvin²⁵ qui assuraient tout le monde sur leur méthode efficace et rapide d'enseigner les danses à la mode les plus compliquées. Le premier proposait aussi des exercices de gymnastique, autant pour les enfants que pour les adultes.

Jassy fut également la ville où, timidement, apparaissent les premiers chroniqueurs des bals. En 1841, avec le titre *Un regard sur le carnaval*, le reporter de *Albina Românească*, faisait une présentation très poétique des événements de cette saison-là, en attirant l'attention sur les similitudes avec ceux de la capitale de la France, par l'élégance et les passions des participants: « Les modes de Paris, embellies par la grâce des dames moldaves, présentait une image magique des fées au temple de Terpsichore, où l'harmonie animait les visages de joie et donnait des ailes aux pas des groupes flottants qui, tout en respectant la loi de la cadence, maîtrisaient la montée ou la séparation dans le labyrinthe de la danse. Après une telle occupation fatigante au cours de la nuit, les jours se passaient en préparant les toilettes pour le soir suivant, en étudiant les figures des neuf [de danse] et la classification des chevaliers danseurs aux termes des quadrilles décidés. (...) D'autre part, les bals masqués abondaient de masques, de bonne humeur, d'intrigues et d'aventures (...) »²⁶. Deux ans plus tard, dans les pages de la même publication, il y a un nouveau commentaire sur le carnaval de Jassy, un peu plus ironique, plus sarcastique à l'adresse de l'élite qui ne vit que pour des plaisirs et n'a plus le temps de se réjouir du

renouveau de la nature, en laissant cela aux « fils de la nature, les paysans et les oiseaux du ciel ». Et tout ça parce que les dames sont beaucoup trop occupées à choisir les soirées et les bals d'une longue liste mondaine et à préparer leurs toilettes, consignées avec enthousiasme par les journaux et analysées ensuite, pendant les tristes et fastidieux jours d'après le Mardi Gras : « Ce n'est pas l'absence des plaisirs qui est difficile, mais l'embarras du choix. Les plaisirs de ces réunions seront d'autant plus précieux que si on sera attentif au fait que chaque talent, chaque sourire des dames sont obtenus par mille efforts et sacrifices ! Leurs nuits sont destinées au plaisir, leurs journées, c'est-à-dire, de l'après-midi jusqu'au périodique symbolique des moldo-roumains appelé *toaca* (l'appel au service divin), à l'étude et aux réfléchissements les plus profonds. Le rayon indiscret du soleil, traversant le rideau des fenêtres, arrache les dames, dès midi, du sommeil bercé par mille rêves. L'œil, à peine ouvert, est fixé sur de vastes programmes avec mille tâches, tandis que la bouche sirote le chocolat d'une tasse chinoise, l'attention attirée par le registre des inventions les plus différentes du journal de mode ! Afin de ne point s'abattre de ce talisman, la dame interrompt son doux repos, se couvre d'un négligé léger et laisse aux domestiques les soins ordinaires, pour entrer, d'un pas alerte, dans le temple du luxe. Ici, les prophétiques modistes fabriquent sans arrêt les armures et les armes qui vont assurer aux dames le triomphe de leur victoire, enregistré dans un cahier avec quelques observations qui vont être lues en détail durant le Grand Carême, la période la plus amère, durant laquelle les dames pleurent les péchés du carnaval et les hommes payent leurs dettes ! »²⁷.

On organisait des bals, à la cour, à l'occasion de l'onomastique ou de l'anniversaire du prince régnant ou du chef du pouvoir protecteur, c'est-à-dire, le tzar de la Russie. Le journal bucarestois *Cantor de Avis și Comers* relatait la façon dont a organisé

l'onomastique du prince Alexandru Dimitrie Ghica (Fig. 7), le 30 août 1839, pour St. Alexandre: « C'était au coucher du soleil, lorsqu'une grande lumière a entouré le palais S. M., là, il y avait justement un Bal brillant, les décorations de l'intérieur, en organza et verdure ont étonné tout le monde, le tout était magique et joyeux, en provoquant un agréable étonnement, l'harmonieuse musique doublait la joie des personnes choisies présentes à cette fête éblouissante, le buffet avait les plats les plus délicats, résultats de la finesse et la maîtrise de la technique la plus parfaite, aussi bien que des fruits de toutes sortes, du pays et de l'étranger. A ce bal, était présent S.M. le Prince Milos Obrenovic²⁸. (Fig. 8) et le Prince Mihail²⁹, son fils, les consuls des pouvoirs étrangers et les brillants nobles, des Militaires et la crème des marchands. (...) »³⁰.

La même chose se passait à Jassy, pour la fête des saints archanges Michel et Gabriel, onomastique du prince Mihail Sturdza (Fig. 9) ou pour St. Nicolas, onomastique du tzar, fêtée dans une atmosphère très solennelle, pour faire voir l'obédience devant le pouvoir protecteur. Voici quelques détails sur le bal au palais, en 1838, en honneur du fort empereur de Toutes les Russies, sous l'œil vigilant du consul accrédité à Jassy, Karl von Kotzebue (Fig.10), fils du dramaturge allemand August von Kotzebue et frère de l'écrivain et mémorialiste Wilhelm von Kotzebue eu du marin Otto von Kotzebue : « A 9 heures du soir, Leurs Altesses Royales, le Prince et la Princesse, avec une grande bienveillance, ont reçu les invités à cette fête Princièrè. La salle était pleine, aussi bien que les appartements du voisinage brillant sous l'effet des lumières et des diamants des dames. En partageant la joie de cette réunion, Sa Majesté adressait à chacun un mot bienveillant. Sa Majesté et le Consul de Russie ont ouvert le bal, dont les danses ont duré jusqu'après minuit, suivies d'un souper riche, avec des toasts à la santé de notre auguste Protecteur et de Sa Majesté le Prince. Après le souper, les danses alertes ont continué jusqu'à 3 heures du matin »³¹.

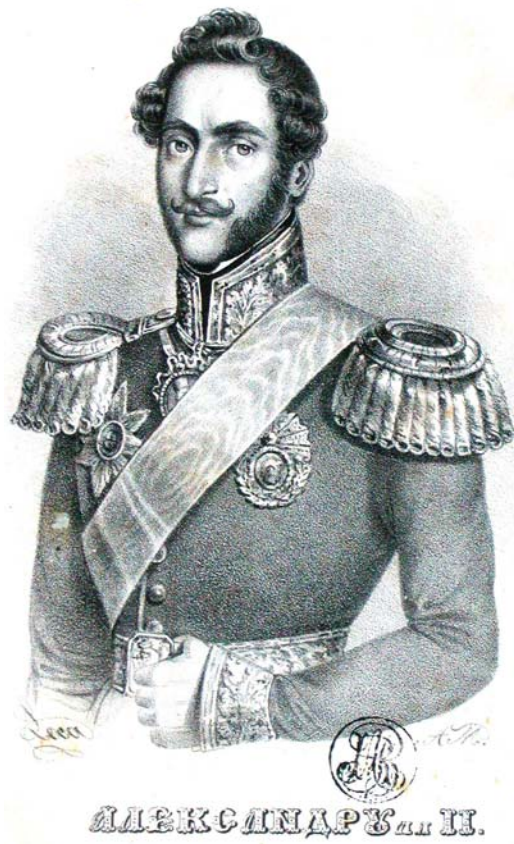


Fig. 7 – Prince Alexandru Dimitrie Ghica, lithographie de Constantin Lecca, BAR.

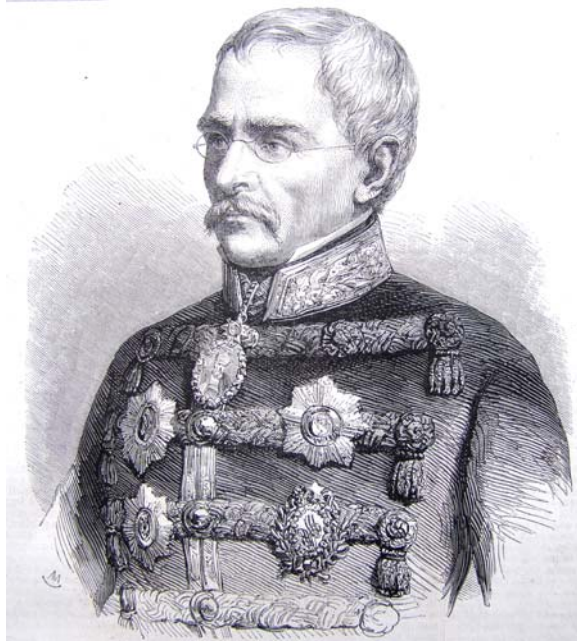


Fig. 8 – Prince Milos Obrenovitch de Serbie,
in *L'Illustration*, no. 834/19 février 1859.



Fig. 9 – Mihail Sturdza, prince de Moldavie, miniature sur ivoire, BAR.



Fig. 10 – Karl von Kotzebue, consul de Russie à Jassy, miniature sur ivoire, BAR.

Le consul russe Karl de Kotzebue était un homme très élégant, un véritable dandy qui s'habillait selon la dernière mode, aussi bien qu'un grand amateur des jeux de cartes, auxquels il attirait les boyards locaux en misant sur des sommes très grandes, fait relaté par le jeune, à l'époque, agent de la quarantaine de Sculeni, Nikolai Karlovitch Giers³², dans ses mémoires, rédigées à un âge très avancé. La vaste résidence du consul était toujours ouverte aux élites de Jassy, c'était un moyen de rendre fidèles les Moldaves, aussi bien qu'une occasion d'apprendre des cancans et des détails piquants de leur vie secrète, utiles, peut-être, à un moment donné, dans son activité diplomatique. Giers, qui, arrivé à Jassy en 1841, en automne, était un visiteur constant de son supérieur hiérarchique, notait, très surpris, la légèreté avec laquelle une réception se transformait dans un bal ad-hoc : « Il y avait l'habitude que beaucoup de monde se réunisse dans l'énorme salle de réceptions de la résidence du consul, les lundis, surtout, lorsqu'on invitait les dames, aussi. A cette occasion, souvent, on organisait des danses – *un plaisir auquel les Moldaves s'adonnaient avec beaucoup d'enthousiasme* »³³. (n. soul., A.S.I.)

Costache Negruzzi racontait, avec beaucoup d'humour, dans sa *Lettre IX (La physiologie du provincial)*, l'effet de la présence, au bal de la cour de Jassy, d'un boyard, revenu presque ébahi, dans sa localité de province, où les voisins, très curieux, se rendirent chez lui, sans être invités, pour apprendre ce qu'il avait vu et entendu dans la Capitale, ce qui lui a permis de leur raconter des histoires comparables à celles de *Mille et une nuits*: « Le soir, tous les provinciaux, des deux sexes, se précipitent chez lui. Après la cérémonie des confitures et du café, madame commence à montrer son turban et le boyard à dire les nouveautés. Il raconte comment il a fêté et passé son temps au bal

à la cour, quelles sucreries, quelles glaces il a mangé, comment toutes les dames l'invitaient à danser; combien beau était le bal, la salle au parterre de miroirs, les murs en porcelaine, les portes en cristal, les meubles en ambre et d'autres merveilles qui laissent ses amis sans mots; voici des sujets pour en parler deux mois au moins »³⁴.

Charles Doussault, le plasticien français qui a passé plusieurs années en Valachie, en tant que proche du prince Alexandru Dimitrie Ghica (1834 – 1842), a fait deux esquisses avec *Soirée au palais princier de Bucarest* (Fig. 11) et *Soirée à Jassy* (Fig. 12), les deux, publiées, en 1848, dans *Album Moldo-Valaque*³⁵. Dans les deux, on remarque le mélange de vêtements orientaux, portés par les vieux boyards conservateurs et les toilettes très à la mode des dames de l'aristocratie et des jeunes étudiants en Occident ou des dignitaires accrédités dans les Principautés. Ce contraste était séduisant pour l'œil de l'artiste qui y trouvait l'exotique d'un voyage aux Portes de l'Orient : des robes de bal comme à Paris, avec berthe en dentelle fine sur les épaules nues délicates, des coiffures aux boucles comme dans le dernier journal, des habits noirs, cambrés ou les habits brodés en fil d'or des consuls étrangers, les uniformes militaires aux épaulettes brillants et aux bicornes aux plumes à côté des manteaux et des soutanes larges des boyards du premier rang, qui, souvent, continuaient de rester assis sur le sofa, selon la mode turque, coiffés de leurs bonnets de fourrure, indiquant leur rang (*işlic, gugiuman*), comme aux temps révolus, sans être à leur aise sur un fauteuil ou une banquette en style occidental. Ces deux images ont été reproduites plusieurs fois dans des périodiques ou volumes d'histoire, parfois, sans même indiquer l'auteur, devenues presque un lieu commun pour illustrer la modernisation des Principautés Roumaines.

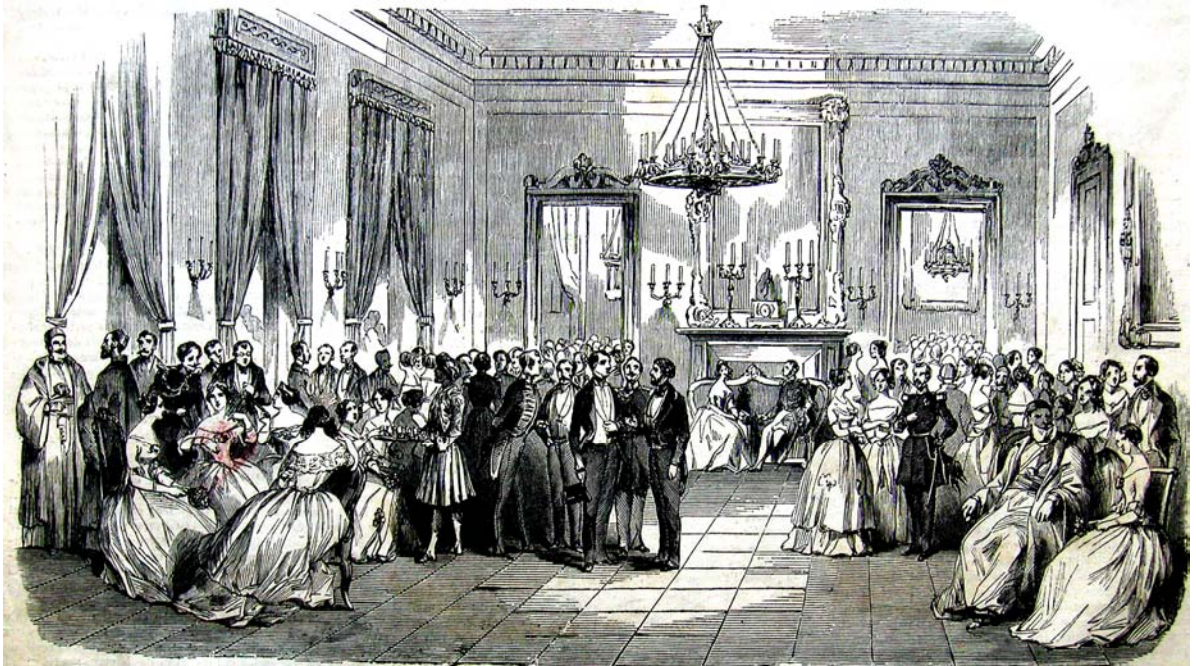


Fig. 11 – Charles Doussault, Soirée au palais du prince de Bucarest, in *Album Moldo-Valaque*, 1848.



Fig. 12 – Charles Doussault, Soirée à Jassy, in *Album Moldo-Valaque*, 1848.

Dans un commentaire, fait en passant, sur le bal de St.Nicolas de 1843, qui s'est passé à la Cour, un reporter de *Vestitorul Românesc* avait l'occasion d'être moralisateur à l'adresse du gaspillage pour les toilettes, en remarquant l'élégance simple des dames aristocrates valaques qui donnaient un bon exemple à suivre aux femmes de la catégorie moyenne de la société locale, qui déployaient un luxe impertinent : « Le bal brillant tenu au Palais pour fête du précieux nom de Sa Majesté l'Empereur NICOLAS a été d'autant plus beau que *les grandes dames étaient ornées de toilettes vraiment élégantes, mais d'une noble simplicité. Il serait désirable que ce sage exemple soit également suivi par les autres classes de la société.* Le luxe, c'est-à-dire les dépenses au-dessus du revenu de chacun, détruit les Etats, pousse les gens vers des actions condamnables, pour faire face à des besoins issus d'un orgueil démesuré et mène à de terribles conséquences, car la vieillesse vient, accompagnée d'un affaiblissement, d'autant plus fort que le manque tout autour est plus grand, sans le moindre espoir de support, une fois que le luxe s'est emparé de tout. L'ornement extérieur, s'il est connu, il n'ajoute rien par son mérite, au contraire, il attire davantage l'appréciation de la communauté ; et s'il est inconnu, le luxe ne peut pas le recommander, car ceux qui ont un jugement clair apprécient chacun selon son caractère, son comportement et sa maîtrise »³⁶. (*n. soul., A.S.I.*)

En 1845, les événements furent pareils pour l'onomastique du tzar : le matin, un service divin et un *Te Deum* au Monastère Sărindar, en présence du consul général russe et de toutes les officialités civiles et militaires, suivi par des visites de félicitation au consulat, l'illumination du centre de la ville et, le soir, un bal au palais princier³⁷. La description des fêtes n'était pas trop ample et détaillée car les troupes russes avaient été retirées du pays et cette célébration n'était qu'une manifestation formelle, faite pour les yeux du tout puissant consul général russe de la Capitale

qui devait rapporter à St.Pétersbourg son accomplissement comme une tâche et une enseigne obligatoire de soumission devant le tzar. Sept ans plus tard, lorsque les armées russes étaient de nouveau cantonnées au pays, pour assurer le calme local, après la révolution de 1848, on a organisé des bals, soit au palais, soit à la résidence du commissaire russe, autant pour l'anniversaire du tzar, qui était au début de l'été, que pour son onomastique, en hiver. Le même journal bucarestois annonçait avec emphase : « Le 52 anniversaire de Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies a été célébré hier [25 juin 1850] avec la pompe la plus grande. (...) Le soir, Son Excellence le lieutenant général Duhamel³⁸ a organisé un bal dans le beau palais d'été qu'il occupe et qui se trouve devant le parc Kiseleff et appartient à Son Excellence le grand gouverneur de la cour princière, Constantin Canatacuzino. Toute la façade était fortement illuminée. Une multitude de lanternes aux différentes facettes pendaient aux arbres ou étaient éparpillées tout au long des allées et sur les parterres de verdure du vaste jardin. Cinq orchestres militaires répandues dans la cour et au jardin jouaient sans cesse. Trois troupes de soldats, placées dans de différents points, jouaient des aires nationales russes. Une belle tente avait été préparée pour le souper et, devant, le chiffre de Sa Majesté l'Empereur, entouré de lumières. Il y avait quatre buffets servant des boissons fraîches. Les appartements de la maison étaient illuminés avec un luxe et un goût merveilleux. L'orchestre, sous la direction de M. Wiest, notre premier violoniste, attendait le signe. Sa Majesté notre Prince, toutes les notabilités des deux armées [russe et ottomane, n. n. A.S.I.], les consuls des différents pouvoirs, les fonctionnaires et l'aristocratie du pays et une multitude d'autres personnes plus spéciales avaient déjà envahi les appartements et les innombrables allées du parc. Un ciel serein et une atmosphère fraîche contribuaient

beaucoup à l'embellissement de cette fête campestre. A 9 heures du soir, une fois donné le signal, les jeux commencèrent et ne furent interrompus jusqu'à minuit, par un admirable feu d'artifices, représentant le chiffre de Sa Majesté, entouré de lumière et rayonnant brillamment dans toutes les directions, salué par des acclamations répétées. Dans une heure, le souper commence et, quelques minutes après, Son Excellence le général Duhamel a toasté à la santé de l'Empereur. Le chiffre une fois découvert, fut placé devant la tente et acclamé avec enthousiasme, au milieu des plus belles pièces jouées par les orchestres militaires. (...) La société s'est retirée vers l'aube »³⁹. Au début de décembre, pour St.Nicolas, après les cérémonies religieuses du matin, avec un Te Deum officié par le métropolitain lui-même, 101 salves en son honneur suivirent et une parade des troupes impériales, tandis que vers le soir, on a organisé la fête si attendue à la cour : « Le soir, toute la ville était illuminée à merveille. Tout le monde avait le grand plaisir d'admirer l'illumination du palais Princier, les hôtels occupés par les autorités russes. Par cette brillante illumination la fleur de la société de la capitale allait au bal de la cour en honneur de Sa Majesté et préparé avec un goût et un luxe très rares. Il y a eu plusieurs toasts au souper à la santé de Sa Majesté l'Empereur et de toute l'auguste famille. A cette occasion, Sa Majesté le Prince a eu la bienveillance de doubler les portions de nourriture et de vin aux armées campées dans la capitale. L'honnête Magistrat a donné à manger à plus de 1500 pauvres »⁴⁰. Selon ce compte-rendu, on constate que l'onomastique du tzar devait être une raison de fête et de joie pour tout le monde, le peuple y compris, car on lui offrait, avec générosité, à manger et à boire sur le compte de la municipalité.

Le jeune agent consulaire Giers a été impressionné par la valeur des bijoux portés par les dames moldaves au bal de St.Nicolas, en 1841: « Le premier grand bal

fut donné par le prince le 6 décembre à l'occasion de l'onomastique de l'empereur Nikolai Pavlovitch, le trop auguste patron de la Moldavie. Ce jour-là était toujours célébré avec faste. (...) Toute la haute société et la classe moyenne de Jassy étaient présentes à ce bal. Je me suis perdu dans l'admiration de la profusion de diamants portés par les dames, surtout celles d'un âge moyen. Beaucoup portaient des diamants qui, à présent, ne coûteraient pas moins de trente ou quarante mille de roubles, et même plus, chez certaines d'entre elles. Comme partout dans l'Orient, la passion pour les pierres précieuses a été prépondérante, à un moment donné, dans les principautés. Les toilettes des dames respectaient la dernière mode. Les dames moldaves sont connues pour leurs manières et leur vivacité, pour la bonne humeur, pour la gentillesse et le naturel élégant, mais peu nombreuses sont celles qui ont réellement des manières nobles, cette distinction née qu'il est difficile à apprendre des autres. Comme je l'ai déjà dit, les femmes sont très belles. On ne trouve jamais ou très rarement des visages sans distinction, comme dans d'autres réunions européennes, sans exclure notre Pétersbourg. Quant aux beautés, il y en avait beaucoup »⁴¹.

Sans doute, la municipalité se soignait du confort des habitants de la ville. Afin de leur rendre plus facile le déplacement vers les salles de spectacle ou de bal, on a introduit à Jassy, en février 1848, deux omnibus qui circulaient sur un certain trajet et suivant un horaire spécial, seulement les jours où se déroulaient les respectifs événements⁴². L'horaire du départ vers le théâtre était 18, 45 ou 19, 30 et le retour, à la fin de la représentation, tandis que vers le bal, à 20,30, 21,30 ou 22 heures et, pour le retour, les fêtards réservaient pour 23, 24 heures ou 1, 2 ou 3 heures du matin, selon leur désir.

Dans la salle du théâtre de Jassy, les spectacles et les bals se succédaient avec une rythmicité connue par tout le monde.

En février 1843, à la fin de la saison, on organisait un bal masqué suivi par une représentation des troupes roumaine et française de théâtre qui présentaient, à midi, « trois tableaux vivants », suivis, le soir, par un autre bal⁴³. Alexandru Hrisoverghi (Fig. 13) était un personnage de Jassy, auréolé par le romantisme, officier et poète, mort jeune d'une pneumonie, transformée en tuberculose pulmonaire galopante, à la suite d'une aventure avec une aristocrate qu'il a dû quitter en grande hâte, en escaladant la

fenêtre et en sautant du premier étage, dans une tenue sommaire, pendant un hiver assez dur, pour ne pas être surpris par le mari de celle-ci, inopinément revenu d'un voyage⁴⁴. Pendant un bal de 1836, le bel adjoint princier s'est habillé d'un costume de templier, ce qui a déterminé une dame, en extase à sa vue, de lui faire un compliment galant et avec de certes promesses: « Vous êtes beau comme un soleil ! »⁴⁵. Malheureusement, ce soleil-là est allé se coucher trop tôt.



Fig. 13 – Alexandru Hrisoverghi, lithographie de Gheorghe Lemeni, BAR.



Fig. 14 – Ion (Iancu) Gr. Ghica, fils du prince de la Moldavie Grigore Alexandru Ghica, photographie de F. de Jongh, Vevey, BAR.

L'élégance des espaces privés de bal, les résidences des boyards, la grâce et le luxe des dames n'étaient en rien inférieurs à ceux de la Ville des Lumières. Dans le fragment de ses mémoires intitulé *Un hiver à Iași (1849)*, Ioan (Iancu) Gr. Ghica (Fig. 14) affirmait : « Si un français, en quittant Paris, arrivait à l'improviste à l'un de nos bals, il s'imaginerait, sans doute, dans un beau salon de Faubourg St-Germain et oublierait qu'il se trouve à 7000 km de son pays, il entendrait sa langue chez tout le monde, parlée avec un accent tout aussi parisien, par nos dames, parlant et répondant avec le même humour et dansant tout aussi gracieusement que les parisiennes. Ce qui frappe surtout un étranger, ce sont les toilettes. Il lui est impossible de comprendre par quel miracle, à une telle distance par rapport à la capitale des élégances, nos dames savent toujours s'habiller selon la dernière mode, avec un luxe et un goût qu'on ne trouve que dans le moderne Babylon »⁴⁶. Le prince Iancu Gr. Ghica, fils du prince Grigore Alexandru

Ghica, était le plus en mesure de connaître de l'intérieur et grâce à une grande expérience, la vie agitée de la haute société de Jassy. Mondain lui-même, il bénéficiait pleinement de ces joyeuses fêtes, soit à la Cour de son père soit dans les maisons des grands boyards. Sa vie libertine a même provoqué un grand scandale à Jassy après avoir épousé, en secret, Elise Bonzé, connue en tant que danseuse de cancan sous le pseudonyme de Rose Pompon, déjà une célébrité parisienne à la recherche d'une situation meilleure sous la protection d'un homme riche et influent. Le mariage d'un jour a été immédiatement annulé par le princier père, l'ancienne mariée a été expédiée à l'étranger avec une belle somme d'argent en tant que consolation, tandis que l'impétueux et imprévisible fils enclin aux mariages morganatiques fut arrêté⁴⁷. Mais la galante dame n'a pas renoncé si vite et, au déclenchement de la Guerre russo-ottomane de 1854, qui allait devenir la Guerre de Crimée, elle s'est déplacée à Bucarest en espérant de pouvoir aller à

Jassy, pour revoir son amoureux. Elle n'a pas été autorisée de voyager en Moldavie, mais elle a réussi d'entrer dans l'intimité du feldmaréchal prince Ivan Feodorovitch Paskevitch (Fig. 15), commandant des troupes du tzar, âgé de 72 ans, mais encore vert et sensible aux charmes féminins, mais très amusé par la vivacité et l'humour de la dame, qu'il a donc invitée à souper avec lui, chaque jour, pendant une semaine et avec laquelle il a même dansé, vu qu'elle en fut bien payée pour ces moments joyeux en temps de guerre⁴⁸.

Les bals devaient être entendus non seulement comme les formes d'un divertissement léger – comme ils l'étaient pour certains participants faciles et avec un horizon limité – mais comme un important élément de renouveau de la vie sociale et, implicitement, de la vie économique. Les profiteurs de ces fêtes étaient également les tailleurs, les modistes, les marchands de textiles, les pâtisseries, les épiciers, les

cuisiniers, en développant ainsi le commerce et l'industrie locale. Par l'ouverture des grandes maisons des boyards à des invités des plus honorables, des étrangers surtout, la décoration intérieure s'est modifiée radicalement, suivant le goût de l'époque: on achète des meubles occidentales (même si ce n'était pas de la meilleure qualité ou de dernière heure), des draperies, des tapisseries, la vaisselle qui inscrivait l'ambiance locale dans le style général européen. L'heure des repas, la façon d'arranger la table et les menus respectaient strictement le style français. L'art des jardins était très apprécié et on a fait venir des spécialistes étrangers pour arranger les grands espaces entourant certaines résidences, tel que celle des Stirbey sur Podul Mogoșoaiei. Les manières des aristocrates s'étaient radicalement modifiées en suivant celle de l'Occident et toute la société urbaine connaissait de grands renouveaux⁴⁹.



Fig. 15 – Feld maréchal prince Ivan Feodorovitch Paskevitch, in *Illustrirte Zeitung*, no. 558/5 Novembre 1853.



Fig. 16 – Josef August Schoefft, Portrait de femme, huile sur toile, Académie Roumaine.



Fig. 17 – Dame en robe de bal, c. 1857, photographie de Isidor Selagianu, collection de l'auteur.

Les peintres itinérants, peu nombreux parmi les artistes locaux, tel que Anton Chladek, Ion Negulici et Constantin Lecca à Bucarest ou Ion Balomir et Niccolo Livaditti à Jassy, étaient très actifs dans l'art du portrait, dans la grande société, désireuse d'être représentée dans toute sa splendeur, dans ses toilettes les plus fastueuses afin de valider sa fortune et son haut statut par les tableaux exposés dans les salons⁵⁰. Des fois, les dames posaient dans leur robe de bal, couvertes de bijoux précieux (Fig. 16). Après 1840, lorsque la daguerréotypie existait déjà et, les deux décennies suivantes, lorsqu'on a adopté la photographie au collodion humide, pas trop cher et avec la possibilité de produire plusieurs copies de la même image, imprimées sur papier, les dames allaient souvent aux ateliers spécialisés afin d'être immortalisées dans leurs élégantes toilettes de bal (Fig. 17).

Pour les bals, les dames s'habillaient de robes très décolletées qui mettaient en évidence leur cou, les épaules et les bras. Les couleurs des toilettes, dans des tonalités claires surtout, variaient de blanc, porté par les débutantes et les jeunes femmes, au vert, jaune paille, bleu clair, rose et seules celles d'un âge moyen arboraient des nuances plus intenses, mais jamais le noir, exclusivement destiné au deuil, ou le rouge, porté uniquement par les femmes de mœurs légères. Les gants, l'éventail, le lorgnon et un petit carnet où on notait les danses et le nom des partenaires auxquels elles avaient été déjà accordées – parfois, il s'agissait d'un petit bijou aux pages en ivoire et les couvertures en or ou en argent dont pendait, à l'aide d'une petite chaîne, un crayon, toujours en argent. Le carnet faisait partie d'un set appelé châtelaine. En prenant leur nom des châtelaines du Moyen Age qui portaient autour de la taille la chaîne aux clés de chaque chambre et de petits objets nécessaires aux travaux domestiques, avec le temps, tout est transformé dans une broche fixée, soit dans la taille, où pendaient, par de petites chaînes, quelques

objets nécessaires pendant la fête : un flacon de sels ou parfum au cas que le propriétaire se sentait mal et on devait la ranimer avec une essence forte, un cornet où on pouvait fixer un petit bouquet de fleurs fraîches (très rares et très chères en hiver), un petit miroir pour y arranger sa coiffure, un crayon et, l'article le plus important, le petit carnet de bal.

Le matin du bal, la dame ou la demoiselle passait son temps devant le miroir surtout pour arranger sa coiffure qui devait être irréprochable, sans rapport au froid ou à la neige de cette nuit-là, on ne pouvait pas couvrir sa tête d'un bonnet ou d'un chapeau aussi léger qu'il soit pour ne pas abîmer l'art du coiffeur qui avait travaillé à l'arrangement des boucles pendant plusieurs heures. Comme le chemin était parcouru dans une voiture fermée, il n'y avait aucun danger de tomber malade. Mais, pour toute éventualité, pour la distance entre la voiture et la salle de bal ou de retour, à l'aube, on se couvrait les épaules d'un manteau large, avec capuchon, appelé justement « sortie du bal ».

Pour les mascarades, les costumes et les masques étaient loués de boutiques spécialisées ou commandés à l'étranger. On a développé un très profitable commerce dans ce sens et les marchands se pressaient de fournir une marchandise très variée et de bonne qualité pour satisfaire toute la clientèle et la rendre fidèle pour les saisons suivantes. Les fournisseurs devaient être très inspirés pour ne pas répéter les toilettes d'un bal à l'autre et pour que l'identification de ceux qui les portaient soit difficile, car, autrement, toute la surprise et la distraction perdaient d'intérêt pour le possesseur. Ce qui créait une émulation parmi les producteurs ou les importateurs de costumes, aussi bien que pour leurs bénéficiaires qui devaient se documenter, étudier des revues de spécialité ou des planches lithographiées, procurées en même temps que la marchandise. De cette manière, la culture visuelle s'est développée au sein de l'aristocratie et le goût pour les arts a commencé à se ciseler.

Le jeune et encore non expérimenté diplomate russe Giers était enchanté par l'atmosphère joyeuse de la capitale de la Moldavie, par les mascarades organisées fréquemment dans les résidences privées ou dans des locaux publics et il s'étonnait de la rapidité avec laquelle la société moldave se modernisait et assimilait toutes les habitudes, aussi bien que les défauts, de celle occidentale: « Mon premier hiver à Jassy a été très agréable. Je me souviens que, vers la fin de la saison, dans la maison de Kotsebue, on a organisé un bal masqué qui a été un grand succès. Je me suis présenté en costume espagnol. La dame que j'accompagnais était Hermiona Asachi⁵¹, première femme du prince Alexandru Moruzi-Pechea. (...) Rarement un jour sans fête dansante. Le soir, on se réunissait et on appelait tout de suite les chanteurs tsiganes (lautari) qui, avec leur chef, le vieux Barbu, célèbre dans toute la Moldavie, chantaient d'après l'oreille toutes sortes de musiques, sans même savoir lire les notes. (...) Pendant le carnaval, les bals masqués se tenaient dans le même théâtre. D'habitude, ils étaient très joyeux – des hommes et des femmes de la haute société, masqués ou en dominos, plaisantaient entre eux, tandis que les gens de la classe moyenne, vêtus de divers costumes, s'abandonnaient à la danse. Pour moi c'était une raison d'étonnement comment une population à peine sortie de la statique façon de vie orientale, où elle avait été tenue par la domination turque, pouvait adopter si rapidement les manières européennes. Les chevaliers et les dames dansaient parfaitement »⁵².

Les bals étaient organisés par le prince ou les hauts dignitaires à d'autres occasions spéciales, aussi, sans rapport direct avec une onomastique ou une autre sorte de célébration au sein de la famille princière ou protectrice. A la fin du mois de juin 1843, le prince Albert de Prusse⁵³ (Fig. 18) a rendu visite, à Bucarest, au prince Gheorghe Bibescu (Fig. 19), occasion à

laquelle on a organisé un bal au palais de Calea Victoriei, appartenant au frère du prince, Barbu Stirbei (Fig. 20), où, parmi autres, on a présenté au distingué invité quelques danses paysannes, interprétées, avec talent, par les membres de l'aristocraties. La fête a débuté avec un concert, suivi par la danse: « Le soir, un bal splendide a été organisé par le grand *vornic* [gouverneur] B. Stirbei dans son hôtel dont les stances et le jardin étaient ornés avec goût et éclat. Les dames étaient prêtes pour le gala. La soirée a débuté par un concert de Leopold de Meyer⁵⁴ et Melle Enrieta Karl. Vers 10 heures du soir, on a ouvert le bal par une polonaise dans laquelle Sa Majesté notre Prince a offert son bras à Mme Daşkov; Son Altesse Royale le prince Albert à Mme Stirbei; le général consul Daşkov⁵⁵ à Mme Spătăresei; M. Stirbei à Mme la princesse Cleopatra Trubeţkoi⁵⁶...

La danse polonaise s'est portée du salon au jardin, par des allées étoilées par mille chandelles colorées. Après autant de vents, cette nuit fut très calme, favorable à la belle et pittoresque illumination du jardin. De nombreuses danses se déroulèrent, parmi lesquelles les danses nationales. Mme Sultana, épouse du prince C. Ghica, a exécuté la danse nationale, en attirant l'admiration de Sa Majesté qui a manifesté sa courtoisie et son contentement devant la belle danseuse. Après quoi, trois officiers, le capitaine Vlădoianu, *parucic* A. Racotă et le *praporgic* Brăiloiu ont dansé *lojasca* avec tact et légèreté. Son Altesse Royale a applaudi, très bienveillant. La *hora* des dames a fait son effet, elle aussi, par ses gracieuses ondulations. La joie était à son comble »⁵⁷. Même si les danses populaires avaient été exclues du répertoire des fêtes des nobles, cela ne veut pas dire que ceux-ci ne les connaissaient et ne les appréciaient pas et, au besoin, ils les présentaient aux invités importants comme une curiosité locale, comme dans ce cas.



Fig. 18 – Prince Albert de Prusse, Wikipedia.



Fig. 19 – Gheorghe Bibescu, Prince de Valachie, in *Illustrirte Zeitung* no. 714//7 Mars 1857.



Fig. 20 – Le grand logothète de la cour princière Barbu Știrbei, in *Illustrirte Zeitung*, no.555/18 Février 1854.

On voit dans ces lignes que pour honorer comme il convient l'important invité on avait réuni, pour la fête l'élite de la Principauté et toutes les femmes belles et élégantes qui offraient une image favorable du pays. Il y avait, aussi, parmi ceux présents, la princesse Cleopatra Trubețkoi, née Ghica, une célèbre beauté locale. (Fig. 21)

La description de ce bal était complétée dans l'autre périodique bucarestois, *Vestitorul Românesc* où on publiait la correspondance d'un abonné qui avait été témoin oculaire et offrait de nouveaux détails savoureux sur la mise en place de la salle, du jardin et sur les distractions et aussi bien sur le protocole et les invités importants : « A 10 heures se sont présentés Son Altesse Royale avec Notre Prince, accueillis devant la porte de l'appartement par le Grand Logothète Barbu Știrbei et Safta de Știrbei et, immédiatement après, la musique a commencé.

C'est difficile à décrire la beauté de ce bal. L'appartement, comme le salon, étaient ornés avec ce goût et cette élégance qu'on ne voit que dans les palais les plus importants d'Europe. Tout le jardin était illuminé d'une façon si charmante qu'il ressemblait à une merveille. La fête était sans cesse diversifiée. Le célèbre pianiste D. Leopold de Maier a joué du piano quelques pièces avec ce rare talent qui a fait sa réputation Européenne. Mademoiselle Carl a séduit le public par sa voix mélodieuse. La musique de l'Etat majeur⁵⁸ et les *laoutars* ont fait les jeux. Le brillant invité a pris part aux différents jeux se montrant affectueux et doux, comme il sied à un véritable grand homme. Si on y ajoute l'accueil généreux du Grand Logothète Știrbei et de sa femme, la richesse du traitement, on peut comprendre que cette fête a été l'une des plus belles et plus rares qu'on ait vue dans ce pays. (...)



Fig. 21 – Cleopatra Trubețkoi, 1865, crystoleum de Lazar Letzter, BAR.



Fig. 22 – Marița Bibescu, peinture de Constantin Lecca, huile sur toile, Institut d’Histoire de l’Art « G. Oprescu ».

Quel fut le charme de cette soirée ? L'improvisation de quelque génie ou le résultat de quelque plan longuement médité et cuit ? Deux cieus étoilés se faisaient voir et le ciel artificiel éclipsait celui de la nature ou un miroir sans pareil descendait le ciel en fragments, sous les pieds des fées qui se faisaient voir ou disparaître par des ombres, comme les dieux du sommeil. La lune, pâle, courait vers l'horizon, comme chassée par le soleil. C'était la vue du jardin qui communiquait avec une salle de lumière, disputée par les fées, les turbans en soie plus légers que l'air et les guirlandes de fleurs plus fragiles que la rosée ; par les yeux noirs, plus ardents que ceux des Anges et les yeux bleus, plus jeunes que ceux des Séraphins ; la Salle dans laquelle l'élégance des ornements, la multitude des pierres et la vivacité des yeux naissaient des torrents d'éclats à travers les rayons des lustres et des flammes. (...) La bande joyeuse de la musique de la réforme, la troupe mélancolique des *laoutars* volaient, tour à tour, la fantaisie entre les souvenirs du passé et les espoirs de l'avenir. (...) Les danses européennes étaient interrompues par les danses nationales. Parmi les polonaises et

les quadrilles qui faisaient danser les dentelles les plus fines et briller les coiffures, on voyait Son Altesse Royale le frère du roi de Prusse et de l'impératrice de Russie, le Prince Albert, Son Altesse le Prince Régnant, le Prince Dukdunkov Korsakov, le Marquis de Jumilbak, le comte de Purtales, le Marquis de Rivier, tous, représentants des cours européennes, contribuant à la naissance du talent dans notre pays. (...) Les toilettes et les mouvements de bon sens des invités, les musiques les plus variées et l'air frais de la nuit, le parfum des fleurs du jardin, les parfums et le souffle des dames, le tact et la maîtrise de tous les employés durant cette soirée, les services si bons et raffinés ont touché la perfection du savoir faire et du goût et ont rappelé aux invités que c'est le soir lorsque les premiers rayons du matin furent visibles»⁵⁹.

La visite du prince prussien a eu comme principale conséquence l'adoption, quelques années plus tard, des casques à pic adoptés par les troupes d'infanterie de la Milice de Valachie à la place du shako tronconique porté jusqu'alors. Bibescu avait beaucoup apprécié le casque de l'invité allemand et a

désiré douer sa propre armée en miniature d'un modèle similaire.

Pendant les premières années de son règne, Bibescu se montrait aux bals tout seul, car sa femme, la très riche princesse Zoe, surnommée Zoița ou Joița, née Mavrocordat et adoptée par Grégoire Brancovan⁶⁰, souffrait d'une aliénation mentale et avait été renvoyée se traiter à Vienne et Paris, tandis que le prince était tombé amoureux de la belle et ambitieuse Maria/Marița Ghica, née Văcărescu (Fig. 22), épouse du grand spathar [commandant de l'armée] Constantin Ghica, chef de la Milice de Valachie et frère de l'ancien prince Alexandru Dimitrie Ghica. En réalité, Marița vivait au palais, avec le prince, mais, pour sa grande frustration, elle ne pouvait participer aux réceptions, soirées et bals parce que les dames de l'élite du pays n'acceptaient pas ce concubinage, indigne, autant pour le chef du pays que pour une ancienne

descendante⁶¹ de boyards dans la ligne directe de Ienăchiță Văcărescu. Mais, une fois le divorce obtenu par Bibescu, avec une grande difficulté, autant le sien que celui de son amante, après un appel au patriarche de Constantinople, afin d'éviter le métropolitain Nifon de la Valachie, qui s'opposait avec véhémence à la séparation, les choses se sont rangées et le couple princier s'est réuni dans le mariage⁶². Les noces ont eu lieu sur la frontière valaque-moldave, à Focșani, le 9 septembre 1845, un jour après l'Anniversaire de la Naissance de la Vierge Marie, ou, comme on l'appelait par le peuple, Sainte petite Marie, importante fête dans le calendrier de l'Église orthodoxe qui était aussi l'onomastique de « Son Hautesse la Fiancée » (Fig. 23), ayant comme parrain le prince de la Moldavie, Mihail Sturdza. Le prince Bibescu a fait des dépenses exorbitantes pour cette cérémonie, très critiquées par les contemporains⁶³.



Fig. 23 – Marița Bibescu, lithographie de Georg Wenrich, d'après un dessin de Carol Popp de Szathmari, BAR.

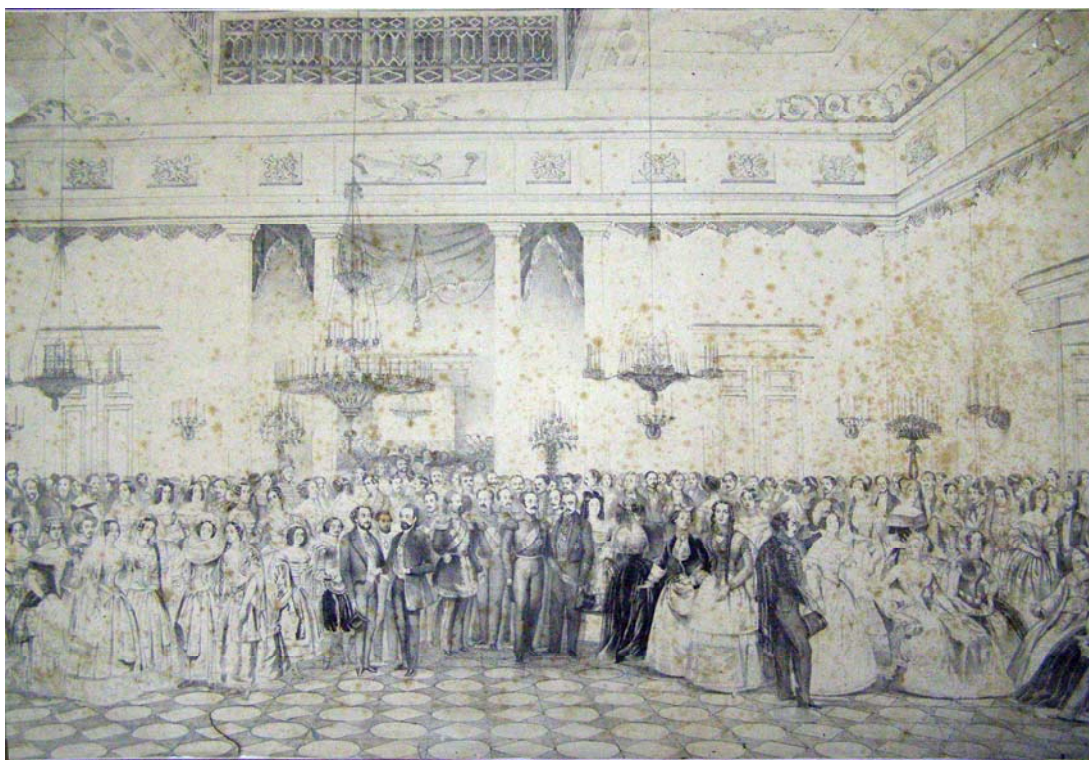


Fig. 24 – Bal au palais Bibescu, lithographie de Carol Popp de Szathmari, BAR.

Carol Popp de Szathmari a contribué, lui aussi, à l'iconographie de cette période, unique dans le devenir d'un pays, avec une lithographie de grandes dimensions : *Bal au palais Bibescu* (Fig.24). On y voit, à côté d'hommes en habits noirs et de hauts officiers ottomans et russes en uniformes brillantes de gala, une multitude de dames à la mode, en robes de soir, ornées de riches dentelles et de fabuleux bijoux, aussi bien que d'autres femmes, tout aussi jeunes et belles, portant avec orgueil le costume oriental, coiffées du fez brodé et la jaquette (*cepchen*) aux manches coupées sur leur longueur, richement ornés en fils dorés, s'entretenant avec les boyards du premier rang, représentants tardifs du siècle fanariote, affichant, avec dignité, leur barbe ample, leurs larges manteaux en fourrure et les robes rayées, rassemblées autour de la taille par un châle en cachemire, une fortune, lui seul. Dans le groupe central du premier plan, un peu vers la gauche, on voit le visage distingué et la grande taille de Barbu Stirbei, frère du

prince Gheorghe Bibescu, récemment nommé. Il porte l'habit noir en tenant son haut-de-forme à la main, tandis qu'il s'entretient avec un grand dignitaire turc⁶⁴. Cet important événement – qui semble ne pas avoir eu lieu au palais Bibescu, comme on le précise dans la légende, d'une façon, peut-être, erronée mais chez aga Slătineanu – avait été commenté, avec enthousiasme, par le périodique bucarestois *Curierul Românesc* du 19 février 1843 : « Mardi soir, le 16 Févr. La Municipalité de la capitale a organisé un bal éclatant pour la joie de la mise sur le trône de Sa Majesté [Gheorghe Bibescu], dans la salle de Monsieur Chef de la police (*aga*) I.Slătineanu, fête que Sa Majesté a été prié, par le Conseil de la ville, d'honorer avec sa présence. On a également invité tous les boyards de la capitale, les corps des docteurs et les plus importants des marchands avec leurs familles. Tout était splendide et approprié à cette occasion, grâce aux soins et aux insinances de M.le Président I. Filipescu »⁶⁵.

Radu Rosetti déclarait qu'en comparant les élégantes et imposantes uniformes militaires des officiers impériaux, mis à quatre épingles, avec les vêtements orientaux, longs et larges, sans grâce, portés par leurs époux et leurs fiancés, les dames moldo-valaques remarquaient les différences, appréciaient la martialité et la masculinité dégagées par les vestes aux fils d'or et se mirent à préférer les chevaliers en passage à travers ces contrées, qui, souvent, devenaient leurs amants. Rosetti parlait de la Moldavie, seulement, dont il était le fils, mais son affirmation était tout aussi valable pour la Valachie : « On peut dire que, sous cette occupation russe, on a fondé à Jassy ce qu'on appelle *la vie mondaine*, l'adultère florissant en même temps qu'elle, aussi bien que les séparations et le jeu aux cartes (...). Les armées russes ont contribué, elles aussi, à cette évolution dans la vie des boyards avec leur support quant à la dépravation des mœurs et... en introduisant à Jassy les danses occidentales. (...) Tous les boyards portaient alors le costume oriental, robe, ceinture, sarouel [*chalvar*] (cachés par la robe), houppelande et pelisse ample ; chaussés de mești [bas de cuir fin] et pantoufles et coiffés de bonnets de fourrure. Mais pour les bals, où seuls les jeunes dansaient, ils étaient chaussés de bottes en cuir fin, rouges ou jaunes. Si cette façon de se présenter allait bien aux vieux et matures, en accord avec leurs barbes longues, elle était loin d'avantager les jeunes qu'on pourrait imaginer les jupes des larges pelisses flottant dans le vent pendant la valse, la polka ou la mazourka, donc, la comparaison avec les uniformes éclatantes des officiers russes, faite *volens volens* par les dames, n'était qu'en défaveur des jeunes terriens et nous offre la clé d'infidélités dont beaucoup de ces dames, selon les chroniques de scandale de ces temps-là »⁶⁶.

Le bal n'était pas une distraction exclusiviste des classes aristocratiques. Il a pénétré assez vite toutes les couches sociales du milieu urbain. Il y avait,

évidemment, d'énormes différences entre un bal du centre de la ville, dans une maison aristocratique ou même dans un « club-noble » et un bal dans la périphérie, mais tous ceux passionnés par la danse s'amusaient tout aussi bien, sans rapport à la provenance, la fortune ou le respect des rigueurs des toilettes. Doussault a assisté, à la moitié des années 50 du siècle, à la manière spontanée dont a éclaté un bal, dans le milieu modeste de la périphérie Stelea, là où il habitait : « Le prétexte de ce petit bal à jour fixe était une leçon de danse. Les jeunes filles y venaient en demi-toilette, et la scourtéqa y était tolérée. Un grand divan rouge à la turque régnait autour d'une grande pièce peinte à la chaux. Quatre chandelles se reflétaient dans des miroirs de fer blanc à facettes polies ; tandis qu'un quinquet à trois branches venait compléter ce splendide éclairage.

Les mamans roulées dans diverses poses pittoresques, devisaient sur les divans, leurs teplis d'ambre à la main et formaient le fond d'un tableau dont les jeunes filles faisaient la partie animée.

L'orchestre se composait d'une flûte de pan et d'un violon, tenus par deux bohémiens noirs et crépus comme des brahmans des bords du Gange, tandis qu'un petit homme maigre et grêle se démenait à travers la contradanse, poussant l'un, redressant l'autre, et scandant sans cesse la mesure sur ces éternelles paroles : *ouna, do, trei, patrou, tchinché*, - *ouna, do, trei, patrou, tchinché...*, et les jeunes danseurs, maigres, efflanqués, comme on est à dix-huit ans, les bras raides, se tenant de leurs habits, suant à grosses gouttes, le sourcil froncé, comme des hommes occupés d'une grosse affaire, faisaient leurs échappées, leur si-sol et leurs assemblées avec une préoccupation sérieuse qui excluait dans ma pensée toute idée de plaisir. Les jeunes filles ne semblaient pas apporter plus de gaieté et d'abandon dans cette occupation si chère au jeune âge dans notre pays.

Le quadrille terminé, Vasilaki [le professeur de danse] tombait tout suant sur

le divan, jetant un regard de supériorité satisfaite de mon côté et l'orchestre venait prendre ses ordres pour la valse ou la mazourka »⁶⁷.

Dans la province, la situation était beaucoup plus ridicule, surtout lorsque la position de maître de danse était assumée par une dame ayant les prétentions d'une bonne connaissance de la langue française qui s'était imposée en tant que moyen de communication de l'élite de la société. La respectueuse dame était revenue à Botoșani après une visite à Jassy, où elle avait appris les nouvelles danses à la mode dans les secrets desquelles elle avait l'intention d'initier ses jeunes concitoyens : « Le français, actuellement parlé à Jassy surtout, n'était pas parlé, dans la province, peu nombreux étaient ceux qui le comprenait à peine. La dame en question, dans ses explications, mêlait le français à une langue moldave pleine de saveur, comme, par exemple: *Balanncié*, Marghioală ! Auprès de mon c..., Nastasă ! »⁶⁸.

Pendant l'occupation russe-ottomane des Principautés, après la révolution de 1848, les familles loyales à l'ancien régime ont organisé des bals en l'honneur des commandants des troupes de répression auxquels les parents des patriotes réfugiés à l'étranger ne participaient pas, afin d'affirmer leur attachement pour la cause révolutionnaire. Dans une correspondance entre trois jeunes femmes de l'élite du pays, les deux cousines Catinca Goleșcu et Felicia Racoviță et Alexandrina Magheru, fille du général Gheorghe Magheru, on débattait les dernières nouveautés de la Capitale pendant l'automne de l'orageuse année de la révolution. Le 18 septembre, Alexandrina Magheru écrivait : « Chère Catinka, ici on donne des bals splendides où toute la société va, excepté Mlle Th, à qui il est arrivé un malheur irréparable. Figure-toi qu'à la révolution, un bouton lui est sorti sur le nez dont elle ne peut pas se guérir, on a fait des consultations de tous les médecins pour ce maudit bouton qui est

sorti sur le nez et c'est en vain. Voilà donc une raison de plus pour que mlle Th laisse la révolution parce qu'elle est contrainte de garder la chambre et probablement qu'elle la gardera pendant tout ce carnaval⁶⁹ (...). Dix jours après, dans une nouvelle lettre, on trouve des nouvelles sur l'arrivée des troupes impériales et sur de nouvelles fêtes : « (...) Deux mille russes sont à la barrière et leur général [baron Aleksandr Nicolaevitch Lüders] est déjà dans la ville. On dit qu'on leur donnera un bal champêtre dans le jardin public, pour ne pas rester en retard de la réception qu'on fait à Suleyman Pacha »⁷⁰ (...). Etant donné que cet Emissaire de la Sublime Porte s'était montré trop doux et permissif avec le nouveau régime instauré après l'abdication du prince Gheorghe Bibescu, il a été remplacé par le sévère Fuad Effendi⁷¹. En dépit des mesures très dures qu'il a prises, ce haut dignitaire ottoman a essayé de manifester sa bienveillance envers les boyards loyaux. Dans une missive non datée, mais sans doute rédigée avant le 23 octobre, jour de St. Dumitru lorsque l'expéditeur avait quitté la Capitale pour passer l'hiver sur son domaine, elle précisait : « Fuad est plus fort que jamais, hier soir, il a donné un bal où toutes les dames ont été et ont dansé comme des bien heureuses »⁷². Les informations suivantes sont procurées, de Bucarest, par Felicia Racoviță qui écrit à sa cousine Catinka, restée au manoir de Golești. Elisabeta Știrbei, femme de Barbu Știrbei, frère du prince qui avait abdicé et, à son tour, futur prince, offrait des bals aux têtes des troupes d'occupation, ce que scandalisait les jeunes patriotes. Le 7 octobre : « [Fuad Effendi] est encore ici et il a même dansé hier soir à ce que je suppose car madame Știrbey a cru à propos de donner un bal aux armées alliées et nous avons eu aussi l'honneur d'être invitées mais nous n'avons pas eu celui d'y aller ; il n'y a que notre (cfartir) [les Russes] qui s'y soit rendu (Și îm venea să-i cânt d'acasă,/vino ursule la joc și mi-ți

joacă/moschişeşte, ad picioaru căzăceşte și pământu bate în loc)⁷³. Elle a bien fait de donner le bal au rez-de-chaussée car la salle aurait bien pu crouler sur eux car ils ne sont pas légers comme des silphides ; les plus beaux sont (Doica) en mignature (...)»⁷⁴. L'ironie était cassante à l'adresse des massifs officiers impériaux qui auraient périclité la stabilité du salon de l'étage supérieur. Et la comparaison avec les mouvements lourds de l'ours, pendant la danse, est illustrée, d'une manière très inspirée, par quelques vers d'une chanson populaire, qui ajoutent de la saveur à ces lignes.

Même si le pays était encore sous l'occupation militaire étrangère, russe-ottomane, et l'intellectualité progressiste de 1848, participante directe au mouvement révolutionnaire, était réfugié au-delà des frontières, les boyards loyaux au régime n'avaient pas changé leurs habitudes et continuaient à organiser des bals, même si les raisons pour la joie étaient peu nombreuses. A Jassy, la famille Cantacuzino-Paşcanu a ouvert la saison en janvier 1849, en inaugurant en même temps la fastueuse résidence, de l'Impasse St. Ilie⁷⁵, récemment rénovée : « Notre carnaval a été ouvert le 18 par un bal brillant que Le Grand Trésorier Lascăr Cantacuzino a organisé dans ses maisons restaurés de nouveau. L'éclat et le goût choisi des meubles et de l'arrangement des appartements et surtout les manières accueillantes du Grand Trésorier et de sa femme, princesse Haricleea, ont contribué à rendre ce festin l'un des plus agréables. Sa Majesté le Prince, sa Majesté la Princesse, Son Excellence le Général Moler avec son épouse, des officiers russes et moldaves, aussi bien qu'une société choisie ont assisté à ce bal »⁷⁶.

Les hauts représentants des pouvoirs suzerain (ottomane) et protecteur (russe) étaient dans une compétition quant à l'organisation des bals, des plus sophistiqués et opulents, pour s'impressionner réciproquement et se rendre agréables aux

habitants. En février 1849, les bals russes et ottomans se sont succédés : « Après les brillants bals organisés par M. le Général Duhamel, il y a eu un bal masqué chez le Commissaire impérial M. Fuad Effendi, qui a couronné tous les autres, la beauté du local, la société choisie des deux armées et les personnes les plus importantes de la Capitale, l'élégance des toilettes des dames, la variété des costumes et des masques spirituels, aussi bien que les charmantes manières des hôtes, ont rendu cette soirée inoubliable par tous ceux qui ont eu l'honneur d'y assister »⁷⁷.

Le passage entre 1849 et 1850 a été marqué par une fête organisée par le commandant des troupes russes stationnaires au pays : « La nouvelle année a commencé et a été célébrée de la façon la plus pompeuse. A la veille, Son Excellence M. le général Lüders a organisé un brillant réveillon. Leurs Majestés le Prince et la Princesse, les princes Obrenovic et Sturdza, toutes les notabilités des deux armées et la crème de la société roumaine s'étaient réunis tôt. Les danses commencèrent à 10 heures et elles se sont prolongées jusqu'à minuit. Lorsque quelques salves et le champagne annoncèrent à la joyeuse réunion la fin d'une année et le début d'une autre. Une étincelle électrique traversa les cœurs de tous. Les félicitations les plus sincères et les plus affectueuses volèrent de bouche en bouche et la joie la plus pure illumina tous les visages. A 2 heures, tout le monde s'est assis devant un festin très riche et de nombreux toasts ont réjoui les fêtards. A 4 heures, l'assemblée s'est dissipée et chacun en fut sorti avec un souvenir de reconnaissance pour les manières parfaites et la politesse spéciale avec laquelle le noble hôte a honoré cette grandiose soirée »⁷⁸.

Le 7 janvier 1850, fête de St. Jean Baptiste, la ville de Bucarest a été de nouveau le témoin d'un bal luxueux, organisé par le grand logothète (chancelier) Ioan Bibescu, frère de l'ancien prince Gheorghe Bibescu et du descendant de

celui-ci, Barbu Știrbei, ministre des Cultes et de l'Instruction Publique, pour fêter son onomastique, en présence de son princier frère et de toutes les officialité civiles et militaires, indigènes ou étrangères⁷⁹.

Cette saison-là, les bals masqués furent organisés l'un après l'autre et la presse ne ratait aucune annonce ou description, dans les termes les plus enthousiastes : le 15 janvier, le bal de la Salle Slătineanu, où l'orchestre était de Vienne⁸⁰, et le 22, un autre, dans le même espace, auquel ont participé plus de 840 personnes, et elles seraient même plus nombreuses s'il n'y avait pas également quelques noces se déroulant en même temps là-bas⁸¹. Pour de telles fêtes joyeuses il y avait des fournisseurs de costumes et de masques qui faisaient la réclame et qui avaient, sans

doute, beaucoup de clients désireux à choisir, d'une source sûre, les vêtements appropriés. L'un d'entre eux était I. Waremberg qui avait sa boutique au cœur de la ville, sur Podul Mogosoaiei⁸².

Le 18 février 1850, le prince Barbu Știrbei (Fig. 25) a organisé un bal au palais, dont l'organe de presse officiel du pays faisait un compte-rendu : « (...) Toutes les notabilité des deux armées [russe et ottomane], les consuls et les agents des pouvoirs étrangers et la fleur de la société roumaine s'étaient rassemblés. Un souper solide et très riche avait été préparé dans une chambre très large. Les danses se sont prolongées jusqu'à 3 heures après minuit. Les nobles hôtes ont gagné tous les cœurs par une telle amabilité sincère et obligeante qui les rend tellement spéciaux »⁸³.



Fig. 25 – Barbu Știrbei, prince de Valachie, in *L'Illustration*, no. 608/21 Octobre 1854.

La ville de Jassy non plus n'était en rien inférieure quant à l'organisation de fêtes similaires. Ioan (Iancu) Grigore Ghika, fils du prince, décrivait un bal de 1849, organisé dans la salle du Théâtre. Il est l'un des mémorialistes, peu nombreux, qui décrit en détail la façon de danser la valse et la mazourka : « (...) Je vais vous faire voir à l'intérieur [dans le théâtre] les bals masqués à la mode. Il suffit de repousser un peu la scène en arrière et, tout au fond, il y aura soixante musiciens en train de s'asseoir joyeusement à leurs places, on y place quelques candélabres, quelques centaines de chandelles, des miroirs pour orner les murs des loges. Le bal est ouvert à 8 heures, peu à peu, le monde arrive, la musique joue ces valses de Strauss auxquelles il est impossible de résister, il faut voir comment la danse commence, comment les couples tournent en rond et entourent les autres couples. Les vieux boyards se promènent, un air sérieux, les mains derrière – tandis que les jeunes, hardis et polis en même temps, circulent couverts de dominos. Tout d'un coup, toute conversation s'arrête, le silence s'installe dans la salle jadis si bruyante. Les yeux de tous se fixent. On a commandé une Mazourka. Nulle part dans le monde je n'en ai vu une mieux dansée, avec une plus grande désinvolture qu'à Jassy. Les hommes se mettent en mouvement avec des pas rapides glissants, en frappant ensuite le parterre des pieds, leurs éperons en retentissant lorsqu'ils rencontrent la danseuse – après quoi, ils tournent rapidement en rond. Les dames commencent, elles aussi, en avançant avec l'exécution des mêmes pas, à l'exception d'un gracieux *abandon* provoquant les applaudissements des spectateurs. Il est très tard et pourtant nul signe de fatigue. D'habitude, la réunion se dissipe au moment où les travailleurs commencent leurs boulots journaliers et les laitiers crient dans la rue : *Lai...t.. Lai...t.* »⁸⁴. Le 5 mars 1850, à Jassy, la saison est finie au palais princier avec un bal thématique qui avait sans doute beaucoup éprouvé l'imagination des participants et la maîtrise des tailleurs locaux : « Notre carnaval a pris

fin par un bal costumé, à la cour, samedi dernier. En dépit de la gravité des toilettes du XVII^e siècle qui prédominaient, la gaieté des plaisirs a fait de cette brillante réunion l'une des plus joyeuses de cet hiver»⁸⁵.

L'occupation étrangère dure jusqu'en 1850, une période avec de nombreux bals. Au Musée National d'Art de la Roumanie, on conserve une invitation, rédigée en français et adressée au capitaine Dimitrie Pappasoglu (Fig. 26), pour participer au bal offert par les officiers russes cantonnés à Bucarest, le 6 février 1850, en l'honneur du général Lüders (Fig. 27). L'invitation a été dessinée par Carol Popp de Szathmari et lithographiée par Georg Venrich⁸⁶. Pour offrir un air martial à l'invitation, on a placé, au-dessous de l'aigle bicéphale impériale surmontant la composition, des trophées militaires et des représentations de soldats, de diverses armes qui formaient l'armée du tzar, concentrée dans les Principautés. Ce bal a été décrit, brièvement ou largement, par la presse locale. Le périodique de langue française *Journal de Bucarest*, publiait, immédiatement après, une note seulement⁸⁷, avec un compte rendu sur un autre événement similaire, avec la promesse de revenir avec des détails dans un futur numéro, ce qui ne s'est plus passé, tandis que *Vestitorul Românesc* décrivait en détail ce bal, 5 jours après, dans son numéro du 11 février : « Il est impossible de décrire le bal du 6 le mois courant, organisé en l'honneur de Son Excellence le général adjutant Lüders par les officiers du corps 5^{ème} de l'armée et les sujets russes de la capitale. On a loué les salles de bal de M. Bossler (sic) et Frisch, aussi bien qu'une partie du palais des princes Scarlat et Panait Ghica qui ont eu la bienveillance de l'offrir avec le plus grand plaisir. La communication entre ces bâtiments se faisait à travers des galeries en bois, ornées à l'intérieur avec de la verdure et beaucoup de chandelles colorées qui offraient aux spectateurs quelque chose de magique. La salle D. Bossler était ornée avec un luxe et bon goût uniques. Il y avait devant le voutour russe couronné de lauriers

et, de l'autre côté, les armes du général en chef, tandis qu'au fond, entre orangers, citronniers et verdure vivante, un grand tableau représentant Son Excellence, debout, examinant une carte géographique. La partie d'en haut de la galerie était ornée de trophées réalisés d'armes, d'une manière étonnante. Mais ce qui attirait surtout l'attention des spectateurs était un lampadaire réalisé, avec une grande maîtrise, d'épées et de baïonnettes.

La salle Frisch était très bien ornée, elle aussi, aussi bien que les chambres à côté, et on avait préparé beaucoup de tables riches pour le souper. A 8 heures du soir, les invités, plus de 1200 personnes, commencèrent à se réunir. Son Excellence le maréchal

Omer Pasha⁸⁸ avec tous les généraux et les officiers ottomans se présentèrent, ainsi que la crème de la société roumaine, les notabilités étrangères et un grand nombre de fonctionnaires et de marchands, choisis des plus importants. De l'entrée jusqu'à la salle du bal étaient alignés des officiers de l'état major et des officiers supérieurs pour accueillir les dames. A 9 heures et demi, Leurs Majestés le Prince et la Princesse se montrèrent et, tout de suite après, Son Excellence le général Lüders. Ce fut le moment d'un hymne et ensuite, les danses commencèrent sans s'arrêter jusqu'à 2 heures après minuit, car deux orchestres militaires russes et celui de M. Wiest jouèrent sans cesse.



Fig. 26 – Dimitrie Pappasoglu, lieutenant-colonel, 1881, photographie de Carol Popp de Szathmari, BAR.

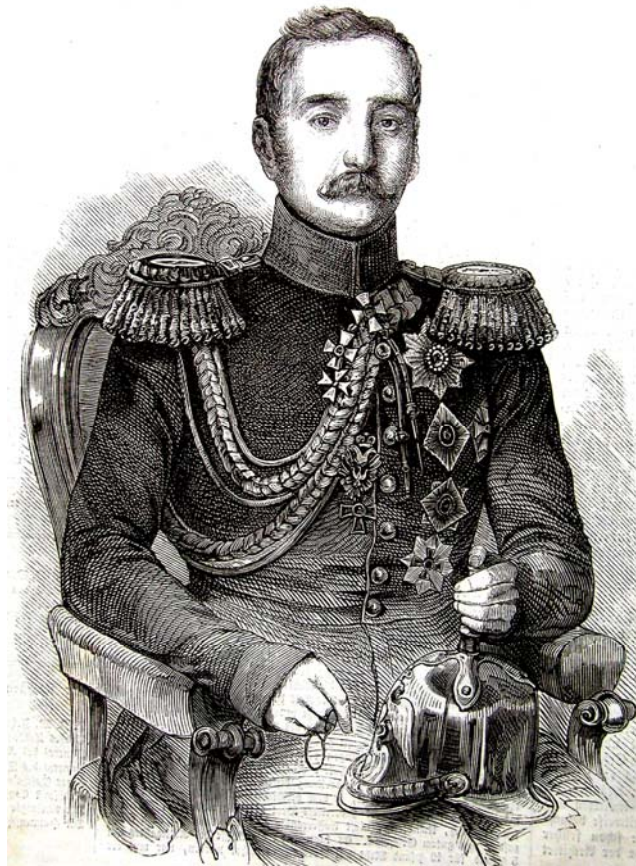


Fig. 27 – Général adjudant Aleksandr Nikolaevitch Lüders, in *Illustrierte Zeitung*, no. 574/1 Juillet 1854.

Ensuite, ils traversèrent les galeries généreuses pour aller au souper. Après une conversation joyeuse, on a fait des toasts, le premier, à la santé de Sa Majesté l'Empereur de la Russie et des alliés ; le second à la santé de Sa Majesté l'Empereur de la Turquie ; et le troisième à la santé de Son Excellence le général Lüders et à la brave armée russe et le quatrième à la santé de Sa Majesté notre Prince. Des acclamations enthousiastes et continues ont répondu aux toasts.

De retour dans la salle D.Bossler, les danses ont recommencé et elles ont duré jusqu'à 5 heures du matin, lorsque la société s'est retirée, avec le beau souvenir d'une fête unique à sa façon »⁸⁹.

A un tel afflux de participants – 1200 mentionnés, mais, sans doute, il y avait encore davantage, le personnel de service, y compris – on avait besoin d'un espace de

déroulement très grand, donc, on a également fait appel aux voisins, comme dans le cas de la résidence Ghica.

Sauf l'arrangement élégant et les commodités offertes par les salles de bal, il était également nécessaire d'y ajouter un personnel pour servir à la garde-robe, au buffet, pour accueillir et aider les invités au départ et pour nettoyer à la fin. En décembre 1851, l'entrepreneur de la salle de Cişmeaua Roşie, après avoir assuré sa clientèle qu'il va organiser des fêtes pendant tout le long du carnaval et qu'il possède une garde-robe propre où on peut louer des costumes, annonçait dans la presse qu'il avait besoin de « serviteurs pour le service du bal »⁹⁰.

Après le déclenchement de la Guerre russo-turque de 1853 qui a installé son théâtre d'opérations du Bas Danube dans la Péninsule de Crimée, en 1855, connue dans

l'histoire comme la Guerre de Crimée, avec des proportions européennes par l'implication de la France, de l'Angleterre et du royaume de Sardaigne, certains des anciens révolutionnaires, même des figures de premier rang dans le mouvement de 48, se sont mis au service du sultan. Un exemple est celui du poète, le journaliste et l'homme politique Ion Heliade Rădulescu, ancien membre du gouvernement provisoire et remplaçant du prince, qui était devenu le conseiller pour des problèmes roumains d'Omer Pasha (Fig. 28), généralissime de l'armée ottomane qui avait son quartier général à Şumla. Dans sa qualité de haut fonctionnaire de l'empire, sous le nom de Eliad Bey (Fig. 29), il avait de nombreux avantages, aussi bien que des obligations, il bénéficiait d'un salaire très grand, de 6000 lei, il avait à sa disposition 12 chevaux et 16 subordonnés⁹¹, mais, en

échange, il était obligé de porter le fez. Il est arrivé à Bucarest au mois d'août 1854, en même temps que les troupes ottomanes, où il a passé cinq semaines pour résoudre des problèmes personnels. C'est pendant ce temps-là qu'il a été invité à un bal, organisé par Omer Pasha pour les officialités locales, mais auquel, vu le dilemme provoqué par le port du fez, il n'a pas pris part. Dans une lettre datée 15 novembre 1854, expédiée par Alexandru Christofi à Christian Tell, il y a une description de cette situation amusante, mais frustrante, pour le protagoniste : « M. Eliad disait que Omer donnant un bal à Bucarest, il a été obligé de ne pas y aller, car il ne savait pas quel costume porter. En costume de fonctionnaire du prince, on m'appelle boyard, en uniforme turc, on me croit turc, donc, mieux vaut ne pas y aller »⁹².



Fig. 28 – Généralissime Omer Paşa, xilogravure d'après une photographie de James Robertson, in *The Illustrated London News*, No. 717/December 16, 1854.

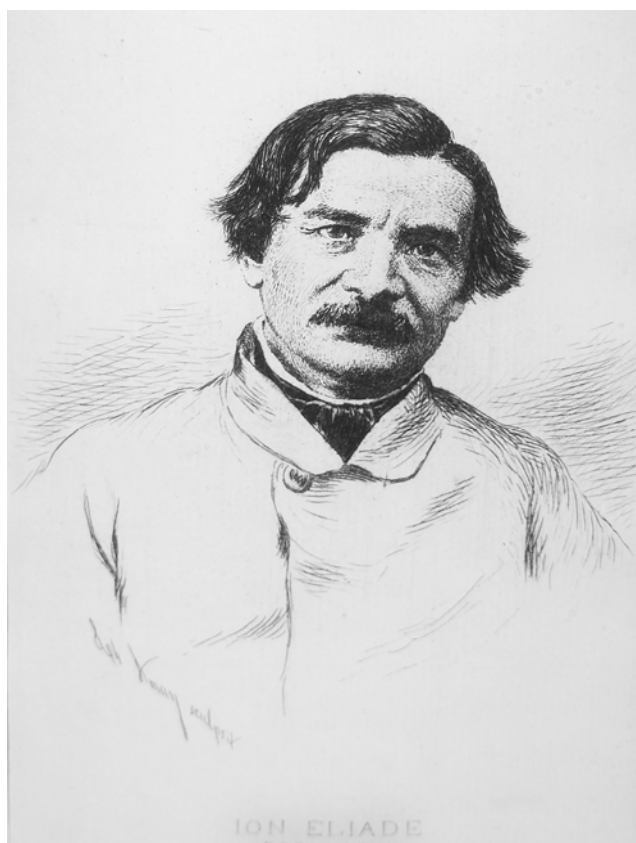


Fig. 29 – Ion Heliade Rădulescu, aquaforte de Theodor Aman, BAR.

Pendant cette dernière occupation russe, on n'a jamais omis la célébration des fêtes onomastiques du Tzar Nicolas I ou d'autres événements destinés à inculquer aux Roumains le pouvoir et la richesse de l'empire. La Direction Départementale de Jassy des Archives Nationales Historiques Centrales on conserve deux invitations adressées au colonel Mavrodi⁹³ pour participer au bal de St. Nicolas du 6 décembre 1853 et à la fête de réveillon organisées par le général majeur prince Pavel Urusov, vice-président de la Moldavie et remplaçant du commissaire extraordinaire et plénipotentiaire dans les Principautés Roumaines, le général lieutenant baron Alexandr Ivanovtich Budberg. Un autre militaire de haut rang dans l'armée impériale, le général lieutenant Nikolai Ivanovitch Uşakov, consignait dans ses notes, intitulées *Notes d'un témoin oculaire*, la fréquence des mascarades dans la capitale de

la Valachie et le faste du bal de St.Nicolas organisé par les officialités russes : « En même temps que l'approche des fêtes de Noël de 1853, les fêtes mondaines de Bucarest se sont multipliées. En dehors des soirées dansantes, on organisait fréquemment dans la haute société des bals masqués, soit dans l'immeuble du théâtre, soit dans des salles privées. Nos militaires ont toujours strictement respecté les règles de la décence et, par conséquent, il n'y a eu aucun incident désagréable. Pendant la même période, le 6 décembre, le prince Gorceakov⁹⁴ a organisé, lui aussi, un bal brillant pour le public bucarestois, dans le nouvel immeuble généreux de l'Armée valaque : on y a invité deux milles personnes environ et le bal et le luxe du dîner a coûté, paraît-il, plus de 1500 roubles d'or. Au milieu de toutes ces distractions, nous étions en train de préparer la marche vers Calafat »⁹⁵.

A la fin des hostilités, lorsque les troupes autrichiennes – impliquées elles aussi dans le conflit de la Crimée, non comme partie combattante, mais seulement comme force garante qui avait occupé la Moldavie et la Valachie, une fois quittées par les armées du tzar – se trouvaient encore dans les Principautés, les fêtes ont continué avec la même intensité. A Jassy, le prince Grigore Alexandru Ghica (Fig.30) a célébré son onomastique du 25 janvier 1855, jour du St.Hiérarche Grégoire le Théologue, archevêque de Constantinople, par un bal. Au théâtre, la troupe italienne a présenté *Le troubadour* à la veille de l'onomastique. Le jour suivant a commencé par la liturgie et un *Te Deum* dans toutes les églises de la ville, après quoi on a fait des donations d'argent et de nourriture aux pauvres. A cette solennité, ont également contribué tous les gens illuminés de la ville par des écrits de conjoncture célébrant celui qu'on fêtait et, vers le soir, le déroulement de la fête, si attendue, a commencé en réunissant,

après une longue période, l'aristocratie autochtone et les autorités militaires autrichiennes autour du prince qui, pendant l'occupation russe, s'était exilé à Vienne d'où il était récemment revenu, après un séjour d'un an (18 octobre 1853 – 28 octobre 1854⁹⁶): « Les plus intelligents des participants ont publié plusieurs compositions poétiques en roumain et italien, pour honorer ce jour. Le soir, on a organisé un bal brillant dans les grands appartements de la Cour Princièrè, décorés de tout ce que l'art et le bon goût ont pu donner. Son Excellence le Comte Paar⁹⁷, les Généraux de la 1^{ère} armée d'Autriche, portant des noms brillants, le corps des officiers, des représentants des cours étrangères, des Ministres, des fonctionnaires, des Boyards et des étrangers ont assisté à cette réunion dont les honneurs étaient faits par les Princesses Catinca Mavrocordat et Aglaia Roset⁹⁸ avec une affabilité et grâce qui leur sont propres.



Fig. 30 – Grigore Alexandru Ghica, Prince de Moldavie, in *The Illustrated London News*, No. 665/January 28, 1854.

C'était pour la première fois, après longtemps, qu'à côté des toilettes et les costumes militaires des militaires d'Autriche, dans une réunion aussi brillante, régnaient également une joie et une sincérité cordiale. Deux orchestres des artistes de chapelle militaire faisaient résonner les harmonies mélodieuses dans deux salons où on exécutait les danses jusqu'à 1 heure après minuit. Alors, on a servi un souper pour 400 invités, dans les deux salons, transformés en tentes aux rideaux élégants et aux plantes exotiques qui les embellissaient. Les invités étrangers et autochtones ont toasté tous à la santé du Prince, avec un vif enthousiasme.

Le soir, la ville était illuminée, tous les édifices publics et les immeubles privés brillaient et les transparences allégoriques s'imposaient par leur beauté⁹⁹».

Pendant la dernière partie du règne de Grigore Alexandru Ghica (ou Grigore Ghica X), après la fin du Conflit Oriental, les bals s'organisaient sans interruption. Edouard Grenier, secrétaire français du prince, poète et diplomate, a eu la fantaisie de publier, en 1894, un volume de souvenirs, *En Moldavie (1855 – 1856)*, qu'il a commandé, par excentricité, dans un tirage de 12 exemplaires seulement, dont l'un fut prêté à Vladimir I. Ghika, pour quelques heures, comme une grande faveur. Celui-ci l'a étudié, au long d'une nuit, en tirant les passages les plus intéressants. En janvier 1856, le mémorialiste racontait « l'agglomération de fêtes dans laquelle il se trouvait : les grandes promenades en traîneaux, les réunions, le carnaval, les bals masqués au théâtre suivant le modèle italien, où tout le monde était présent, surtout le beau monde¹⁰⁰ ». Pour une telle mascarade, Grenier, très inspiré, s'était costumé « petit enfant de deux ans ». C'est alors qu'il a beaucoup aidé l'autre fille du prince, Natalie qui, quoiqu'en deuil après la mort de son premier mari, avait eu le courage de participer au premier bal

costumé, cachée derrière un masque et elle a eu la chance de ne pas être reconnue ; même si le jeune, alors, Anastasie Panu lui avait fait de nombreuses avances et l'avait suivie avec insistance à travers la salle, jusqu'à ce qu'elle ait réussi se rendre invisible. Mais, après avoir échappé au chevalier si agaçant par ses taquineries, il lui est devenu difficile à revenir sans être observée dans son appartement du palais, qui se trouvait juste à côté de la salle du trône. C'est ici que Grenier a fait preuve de son talent d'éviter tous les obstacles et de la reconduire en sûreté et grand secret dans sa chambre, sans qu'elle soit découverte et réprimandée par son princier père¹⁰¹. Cette scène rappelle la situation similaire passée au bal philanthropique au bénéfice de la Confédération Sudiste à laquelle avait pris part Scarlet O'Hara, héroïne du roman *Autant en emporte le vent*, et qui, en dépit du deuil, s'était jetée dans la danse « pour la noble cause du Sud », car Rhett Butler avait licité une grande somme d'argent pour bénéficier de cette faveur. Si les lignes de Grenier avaient été écrites à l'époque où Margaret Mitchell avait publié son roman, on aurait pu croire qu'il s'était inspiré d'elle. Mais l'aventure moldave s'était déroulée en Europe, dans un pays lointain, avec plus de 5 ans avant le déclenchement de la Guerre Civile américaine et avait été consignée par le mémorialiste français avec plus de 40 ans avant la parution du roman américain.

Les bals masqués avaient commencé à s'imposer en tant que fêtes chic où la distraction était amplifiée par l'inspiration des costumes choisis et par les surprises offertes par les travestis. C'était la plus grande attraction pour passer agréablement les longues soirées et nuits d'hiver. En janvier 1851, une telle mascarade a eu lieu à Bucarest, très louée par le reporter du périodique *Vestitorul Românesc* : « Dimanche, le 28 du mois courant, dans la salle de M.le Logothète (Chancelier) Ioan Slătineanu, on

a assisté à l'un des plus beaux bals masqués ; une multitude de masques offraient un tableau agréable à l'œil. D. Bossel n'a rien épargné pour embellir la salle et le buffet ; la belle musique, dirigée par la baguette de notre cher Wiest, empêchaient la réunion d'aller vers les maisons et *vraiment à ces bals masqués chacun est content de passer ses nuits d'hiver dans une compagnie noble et élégante* »¹⁰². (n. soul., A.S.I.)

L'afflux des amateurs de distractions faciles, légères, étant très grand, les organisateurs de bals publics devaient prendre certaines mesures de sûreté. Pour bénéficier d'une participation nombreuse et certaine, en imposant quand même un filtre d'admission dans la salle seulement à ceux qui avaient de bons mœurs et riches, les entrepreneurs de la salle Bossel programmaient, en janvier 1856, trois bals – appelés des « pique-niques nobles » – où l'accès n'était possible qu'avec un abonnement. Ils étaient programmés le 17, 24 et 31 du mois et le prix de l'abonnement était assez grand, 1 monnaie d'or pour une personne et 2 pour une famille¹⁰³. L'année suivante, la Société Philharmonique Allemande annonçait la préparation, toujours de trois bals, avec un accès limité à ses membres uniquement¹⁰⁴.

Les bals n'avaient pas comme seul but l'amusement des participants, mais, souvent, ils avaient un caractère charitable, l'argent pour les billets et d'une tombola on ramassait des sommes destinées aux pauvres, en contribuant ainsi à leur joie. Elisabeta Știrbei, surnommée Safta (Fig. 31), a été le plus grand promoteur des actes philanthropiques d'avant la Révolution de 1848 et jusqu'à la fin du règne de son mari, le prince Barbu Știrbei, pendant l'été de 1856. Le 10 janvier 1845, elle a initié une loterie au bénéfice de l'école pour orphelins, à laquelle ont collaboré avec enthousiasme les dames de l'élite : « Mercredi soir à 10 heures Madame Știrbei a organisé une splendide soirée pendant

laquelle on a tiré le lot pour le lieu d'enseignement des filles pauvres, lieu qui est sous son patronage. Toutes les femmes et surtout les jeunes ont donné des objets travaillés par leurs propres mains, plus qu'il y avait de plus élégant, de plus parfait, exposé pour leur honneur et louanges. C'était un vif plaisir de voir ces objets exposés avec autant de goût et d'art. La loterie a vendu plus de 1000 billets, 2000 zwanzigs [monnaie autrichienne en argent circulant en Valachie et Moldavie pendant la première moitié du XIX^e siècle] pour aider l'organisation des filles. Mais les objets valaient quatre fois plus ce prix. Tellement grande fut la générosité des dames bucarestoises et la perfection de l'organisation du salon par Madame Știrbei. Les numéros gagnants ont été jusqu'à 200 (...) Ensuite, on a ouvert le bal et la fête de cette belle et philanthropique soirée. Les dames étaient toutes élégantes. La réunion était joyeuse. Sa Majesté le Prince [Gheorghe Bibescu] est venu vers les 10 heures et son costume civil était en harmonie avec le but philanthropique de cette belle fête digne des faits et des occupations de Madame Știrbei »¹⁰⁵.

Une fois devenue elle-même épouse d'un prince, ce genre de fêtes sont devenues encore plus nombreuses. Elle ne les organisait plus dans sa propre résidence, comme avant, mais dans le fastueux immeuble du Grand Théâtre, récemment inauguré¹⁰⁶. La presse locale louait dans des termes élogieux ces actions de la Dame du pays, on le voit, au début de février 1855, à l'occasion d'une de ces fêtes : « Ce ne fut pas pour la première fois qu'un cœur Chrétien dont les efforts de diminuer le malheur ont été ressentis de nombreuses fois, a joyeusement appelé le monde charitable de la capitale en faveur des pauvres. Le monde charitable a compris tout ce qui était de sublime et sacré dans cet appel et lui a répondu en remerciant.



Fig. 31 – Elisabeta Știrbei, lithographie de Carol Popp de Szathmari, BAR.

Le soir du 4 février, dans la majestueuse salle du Théâtre, on a organisé un bal pour le profit des pauvres. Ce bal, arrangé par le comité charitable, sous le patronage de Sa Majesté la Princesse Elisabeta Știrbei, fut l'une des réunions les plus brillantes, autant pour sa beauté que pour la nombreuse société qui la formait. Leurs Majestés le Prince et la Princesse, avec toute la famille Princière, ont assisté à ce pique-nique ; Son Excellence le Feldmaréchal Comte Coronini¹⁰⁷, tous les généraux et les officiers de différents degrés de l'armée Impériale Autrichienne, ont honoré avec leur présence cette assemblée concentrée ici pour un but humain. Une société des plus notables de la Capitale, des hommes et des femmes de toutes les classes, remplissaient la grande et splendide salle du Théâtre, le luxe, l'élégance, le beau et le spirituel qui distinguent les Dames Roumaines sont mis en évidence ici plus que nulle part ailleurs ; car tout ce monde, plein du contentement qu'il ressentait parce qu'on lui avait offert l'occasion de faire du bien, avait hâte d'exprimer la joie qui l'animait. La danse a

duré, sans interruption, de 9 heures du soir jusqu'à 2 heures après minuit, accompagnée par la charmante musique de l'orchestre de l'opéra Italien. (...)»¹⁰⁸. Les derniers jours de la même année, la princesse Știrbei a organisé encore un bal au Théâtre, dans le bénéfice des pauvres. Le prix d'entrée était de 7 sous chaque personne, mais ceux qui disposaient de plus d'argent et désiraient avoir une loge à leur propre disposition, devaient payer davantage, 4 louis d'or pour une loge de premier rang, 2 louis pour une du deuxième rang et 1 louis pour le troisième rang¹⁰⁹.

Son princier époux, lui aussi, présidait de telles fêtes charitables. En janvier 1852, le chef de la police de la Capitale, Aga Alexandru Plagino, a organisé un bal charitable dans la salle Slătineanu, où le billet coûtait 7 sous et où s'était annoncée la présence du prince qui avait déjà offert 50 louis pour offrir un bon exemple aux autres participants¹¹⁰. Dans sa qualité de père du pays, le Prince Știrbei désirait encourager l'aristocratie de faire des dons substantiels au bénéfice des pauvres.



Fig. 32 – Ludovic Wiest, lithographie de August Strixner, BAR.

Le prince tentait d'être accueillant et accorder à chaque invité une attention particulière par quelques mots agréables ou quelques compliments galants adressés aux dames. C'était une bonne occasion pour s'entretenir, également, pas d'une façon officielle, avec les représentants des pouvoirs étrangers accrédités à Bucarest, en testant ainsi le pouls de la politique européenne et les faveurs qu'il aurait pu avoir des monarchies voisines. Cette fine diplomatie du chef du pays, interne et externe, est visible dans la note de presse concernant une telle fête déroulée à la résidence princière officielle, l'ancienne maison Golescu, où le prince Barbu Știrbei n'habitait pas, car il avait son propre palais luxueux, placé un peu en bas, dans Podul

Mogoșoaiei : « Samedi, le 21 du mois courant [février 1853] a eu lieu un bal au palais de cérémonie. C'était agréable de voir le cordial accueil fait par Sa Majesté notre Prince, en réjouissant la fête de chaque invité à cette brillante réunion composée des personnes les plus importantes de toutes les classes sociales de la capitale, aussi bien que les consuls des pouvoirs étrangers, les ministres de Sa Majesté, les boyards et les marchands de tous rangs. La décoration des salles, le bon goût des dames dans l'élégance des toilettes, l'abondance des boissons fraîches, tout faisait de cette fête l'une des plus joyeuses. Après le souper du minuit, le bal s'est prolongé avec les danses jusqu'à 3 heures du matin »¹¹¹.

Le chef d'orchestre Ludovic Wiest (Fig. 32) était l'instrumentiste le plus désiré et sollicité pour les bals, publics ou privés. A côté des pièces standard reprises du répertoire européen, surtout les valse, les polkas, les mazourkas et les galops des compositeurs à la mode comme Josef Lanner et Johann Strauss père et fils, Wiest composait lui aussi des pièces très belles et inspirées, certaines d'entre elles, dédiées aux patronnes ou hôtes des bals, en contribuant au raffinement du goût musical des élites roumaines¹².

Pendant la première moitié du XIX^e siècle, le bal de société a eu un rôle

civilisateur qui a connecté la société roumaine à celle de l'Europe occidentale. Au-delà des danses et des toilettes à la mode, ces fêtes ont raffiné les goûts locaux, ont ciselé les manières et ont imposé la rigueur de se présenter dans un cadre exclusiviste. Au niveau des élites politiques, les bals les ont aidées à apprendre la diplomatie (et l'obédience !) quant aux représentants des grands pouvoirs et la pratique des actes philanthropiques afin de se rendre agréables (pas nécessairement aimés) aux classes inférieures, bénéficiaires des fonds obtenus de la distraction des choisis.

Notes

¹ [Général comte Alexandre de Langeron], *Jurnalul resboaielor făcute în serviciul Rusiei la 1790 de Generalul Comite de Langeron*, in *Documente privitoare la Istoria Românilor. Urmare a colecțiunii lui Eudoxiu de Hurmuzaki*, supplément I, vol. III, Bucuresci, 1889, p. 92–93.

² *Ibidem*, p. 79.

³ Radu Rosetti, *Amintiri. Ce-am auzit de la alții*, București, 1996, p. 55.

⁴ A. D. Xenopol, *Istoria Românilor din Dacia Traiană. Epoca Fanarioșilor de la 1812 – 1821*, Iași, 1896, vol. X, p. 151.

⁵ Radu Rosetti, *op.cit.*, p. 55.

⁶ William Wilkinson, *An Account of the Principalities of Wallachia and Moldavia Including Various Political Observations Relating to them*, London, 1820, p. 137.

⁷ *Ibidem*, p. 138–139.

⁸ Adrian-Silvan Ionescu, *Artă și document. Arta documentaristă în România secolului al XIX-lea*, București, 1990, p. 77–78.

⁹ Sir Robert Ker Porter, *Travels in Georgia, Persia, Armenia, Ancient Babylonia &c. &c. During the Years 1817, 1818, 1819 and 1820*, London, vol. II, p. 789.

¹⁰ Constantin I. Karadja, *Un diplomat danez la curtea lui Grigore Ghica Vodă (1824)*, in *Revista Istorică* no.10–12/octobre-décembre 1928, p. 362–363.

¹¹ Ion Ghica, *Un bal la curte în 1827*, in *Scrisori către Vasile Alecsandri*, București, 1953, p. 209.

¹² *Ibidem*, p. 208.

¹³ Pompei P. Samarian, *O veche monografie sanitară a Munteniei, Topografia Țării Românești de dr. Constantin Caracaș (1800–1828)*, Institutul de Arte Grafice Bucovina I. E. Totoușiu, București, 1937, p. 117.

¹⁴ Dr. Andre Vereș, *Pictorul Barabàs și românii (cu însemnările sale din 1833 despre viața bucureșteană)*, Academia Română, Memoriile Secțiunii Literare, serie III, tome IV, Memoria 8, 1930, p. 378–379 ; Arvay Arpád, *Barabàs Miklos – un răsfațat al sorții ?*, in *Pilda precursorilor*,

București, 1975, p. 33–51 ; János Mihály (coord.), *Viața lui Barabàs Miklos (Cronologie)*, in Catalogul expoziției comemorative Barabàs Miklos, Sfântu Gheorghe, 1998, p. 56 ; Adrian-Silvan Ionescu, *Mișcarea artistică oficială în România secolului al XIX-lea*, București, 2008, p. 27–28 ; Idem, *Barabàs Miklos și eleganța bucureșteană*, in *Revista Istorică*, tome XIV, no. 1–2/2003, p. 239–248.

¹⁵ *Balul maché din Capitală*, in *Cantor de Avis și Comers*, no. 44/2 janvier 1839.

¹⁶ Ludwig Wiest (1819–1889), violoniste et compositeur viennois de grand talent, invité à Bucarest par le prince Alexandru Dimitrie Ghica, en 1838 et établi en Roumanie, où il a été naturalisé, en 1863. Il a été le premier violoniste à l'Opéra italien de la Capitale, entre 1844–1860 et chef d'orchestre du Théâtre National, entre 1860 – 1880. En 1851, il a fondé, avec un autre compositeur, Ioan Wachmann, le Conservatoire de Musique, refondé en 1864, où il a été professeur de violon entre 1864–1889. Il a été l'un des plus importants et des plus aimés auteurs bucarestois de pièces camérales et de danse (valse, mazourkas, polkas, galops), certaines d'entre elles, de conjecture, dédiées aux patronnes des divers bals et soirées musicales.

¹⁷ *Balul masché din Capitală*, in *Cantor de Avis și Comers*, no. 44/2 janvier 1839.

¹⁸ *Cantor de Avis și Comers*, no. 54/7 février 1839.

¹⁹ *Ibidem*, no. 50/24 janvier 1839.

²⁰ *Ibidem*, no. 54/7 février 1839.

²¹ *Contra-danț*, in *Albina Românească*, no. 7/25 janvier 1840.

²² *Albina Românească*, no. 9/29 janvier 1842 – “ M. et Mme Reichenstein, anciens artistes du théâtre français de cette capitale, ont l'honneur d'annoncer le public qu'ils désirent vendre ou louer pour les bals masqués un important nombre de costumes de leur garde-robe théâtrale, à un prix convenable. Leur adresse est dans la ruelle Bogdan, vis-à-vis de la maison de M. le Directeur Furo[Fouraux]”.

²³ *Albina Românească*, no. 67/27 août 1846.

- ²⁴ *Gazeta de Moldavia*, no. 94/11 décembre 1850.
- ²⁵ *Ibidem*, no. 95/14 décembre 1850.
- ²⁶ *O căutătură asupra carnavalului*, *Albina Românească*, no. 14/16 février 1841.
- ²⁷ *Carnavalul la Iași*, in *Albina Românească*, no. 12/11 février 1843.
- ²⁸ Milos Obrenovic (1780–1860), prince de Serbie (1815–1839, 1858–1860).
- ²⁹ Mihailo Obrenovic (1823–1868), fils de Milos Obrenovic, prince lui-même de Serbie (1839–1842, 1860–1868), assassiné pendant son règne.
- ³⁰ *Cantor de Avis și Comers*, no. 4/2 septembre 1839.
- ³¹ *Albina Românească*, no. 97/8 décembre 1838.
- ³² Charles Jelavich, Barbara Jelavitch (éditeurs), *The Education of a Russian Statesman. The Memoirs of Nicholas Karlovitch Giers*, Berkeley, 1962, p. 132, 138.
- ³³ *Ibidem*, p. 138.
- ³⁴ Constantin Negruzzi, *Opere alese. Proză*, București, 1955, p. 195.
- ³⁵ Adrian-Silvan Ionescu, *Artă și document...*, *op.cit.*, p. 100; Idem, *Pictori străini pe meleaguri românești*, in Ileana Căzan, Irina Gavrilă (coord.), *Societatea românească între modern și exotic, văzută de călători străini (1800–1847)*, București, 2005, p. 328.
- ³⁶ *Vestitorul Românesc*, Supl. No. 98/10 décembre 1843.
- ³⁷ *Curier Românesc*, no. 89/7 décembre 1845.
- ³⁸ Aleksandr Osipovitch Duhamel (1801 – 1880), general lieutenant dans l'armée impériale russe, diplomate, commissaire dans les Principautés Roumaines, en 1848–1849 et encore présent chez nous en 1850.
- ³⁹ *Vestitorul Românesc*, no. 50/27 juin 1850.
- ⁴⁰ *Ibidem*, no. 93/9 décembre 1850.
- ⁴¹ Charles Jelavitch, Barbara Jelavitch, *op.cit.*, p.148–149; Paul Cernovodeanu (coord.), *Călători străini despre Țările Române în secolul al XIX-lea*, Série nouvelle, vol. IV, (1841–1846), Ed. Academiei Române, 2010, p.67.
- ⁴² *Albina Românească*, no. 19/ 1 février 1848.
- ⁴³ *Ibidem*, no. 15/21 février 1843.
- ⁴⁴ Radu Rosetti, *op.cit.* p. 188 ; Adrian-Silvan Ionescu, *Căsătorii, divorțuri și aventuri galante în ținuturile românești în vremuri de tranziție (1800–1859)*, in Irina Gavrilă (coord.), *Celălalt autentic. Lumea românească în literatura de călătorie (1800–1850)*, București, 2010, p. 21.
- ⁴⁵ Mihail Kogălniceanu, *Viața lui A. Hrisoverghi, in Tainele inimii*. Scrieri literare și istorice, București, 1987, p. 113.
- ⁴⁶ Ioan Gr. Ghica, *O iarnă la Iași (1849)*, in Dan Berindei (ed.), *Călători români pașoptiști*, București, 1989, p. 134.
- ⁴⁷ C. Gane, *Trecute vieți de doamne și domnițe*, Ed. Ziarului Universal, București, 1939, vol. III, p. 277–285 ; Gh. Cardaș, *Figuri uitate din trecutul nostru literar : Alexandru Hrisoverghi (1811–1837)*, in *Clipa*, no. 139/5 sept. 1926, p. 2 ; Adrian-Silvan Ionescu, *Căsătorii, divorțuri și aventuri galante*, *op. cit.*, p. 47–52; Daniela Bușă (coord.), *Călători străini despre Țările Române în secolul al XIX-lea*, Série nouvelle, vol. VI, (1852 – 1856), Ed. Academiei Române, București, 2010, p. 406–411.
- ⁴⁸ Adrian-Silvan Ionescu, *Căsătorii, divorțuri...* *op.cit.*, p. 52.
- ⁴⁹ Idem, *Mode de tranziție în România secolului al XIX-lea*, in SCIA, série Arta Plastică, tome 35/1988, p. 63–78.
- ⁵⁰ Idem, *Portretistica în secolul al XIX-lea românesc*, in *Chipuri de altădată. Portretistica în secolul al XIX-lea românesc*, catalogue d'exposition, Musée National d'Histoire de Roumanie, București, janvier-mars 1991, p. 3–10 ; Idem, *Mișcarea artistică oficială în România secolului al XIX-lea*, București, 2008, p. 21–58.
- ⁵¹ Hermiona Asachi (1821–1900), fille de l'érudit moldave Gheorghe Asachi. Elle a été mariée avec Alexandru Moruzi ; après le divorce, elle s'est établie à Paris et épouse, en 1852, le grand historien et ami des roumains, Edgar Quinet. Elle a été traductrice, elle a publié un volume de chroniques musicales et deux volumes de mémoires sur son second mari, dont elle a aussi édité les œuvres, *Mémoires d'exil et Cinquante ans d'amitié. Michelet-Quinet*. Elle a été au cœur de la vie culturelle de Paris et a connu les lettrés les plus célèbres du temps : Victor Hugo, Jules Michelet, Louis Blanc, etc.
- ⁵² Charles Jelavich, Barbara Jelavich, *op.cit.*, p.169–170 ; Paul Cernovodeanu, *op.cit.*, p. 79, 80.
- ⁵³ Le prince Albert (Friedrich Heinrich Albrecht) de Prusse (1809–1872), cadet de Friedrich Wilhelm III (1770–1840), roi de Prusse (1797–1840).
- ⁵⁴ Leopold von Meyer (1816–1883), compositeur et pianiste autrichien.
- ⁵⁵ Constantin V. Dașkov, consul général de Russie dans les Principautés Roumaines entre 1843 et 1847.
- ⁵⁶ Cleopatra Trubețkoi (1801/2–1880), née Ghica, l'une des beautés de la Capitale, mariée, en 1828, pendant la Guerre russo-ottomane, avec le riche colonel prince Serghei Trubețkoi et devenue veuve, quelques mois après seulement, lorsque celui-ci est mort lors du siège de Brăila ; elle passe beaucoup de temps à Paris où elle deviendra l'amie du poète Alphonse de Lamartine. De retour à Bucarest, elle va habiter dans la maison placée sur 194, Calea Victoriei, où son invité fut Franz Liszt, en 1846.
- ⁵⁷ *Curierul românesc*, no. 48/25 juin 1843, p. 193–194.
- ⁵⁸ Muzica ștabului, en langue roumaine.
- ⁵⁹ *Vestitorul Românesc*, no. 50/25 juin 1843.
- ⁶⁰ C. Gane, *Trecute vieți de doamne și domnițe (De la restabilirea domniilor pământene până la Unirea principatelor, 1822–1859)*, Ed.Ziarului Universal, București, 1939, p. 404–405.
- ⁶¹ *Ibidem*, p. 376.
- ⁶² *Ibidem*, p. 372 ; 377 ; Charles Jelavich, Barbara Jelavich, *op.cit.*, p. 159.
- ⁶³ Elias Regnault, *Histoire politique et sociale des Principautés Danubiennes*, Paris, 1855, p. 248–249.

⁶⁴ Adrian-Silvan Ionescu, *Szathmari la bicentenar*, in *SCLA, Artă Plastică*, série nouvelle, tome 2 (46), 2012, p. 10–11.

⁶⁵ *Curierul Românesc*, no. 15/vendredi 19 février 1843.

⁶⁶ Radu Rosetti, *op.cit.*, p. 54–55.

⁶⁷ [Charles] Doussault, *Les rangs et les titres en Valachie*, in *L'Illustration*, no.592/1^{er} juillet 1854, p. 7.

⁶⁸ Radu Rosetti, *op.cit.*, p. 148.

⁶⁹ Direction du Départ. de Dolj des Archives Nationales, Fond Général Gheorghe Magheru, paquet XXXVI bis, lettre 1, feuille 2.

⁷⁰ *Ibidem*, lettre 16, feuille 2.

⁷¹ Fuad Effendi (1815 – 1869) commissaire extraordinaire de l'Empire Ottoman en Valachie en 1848–1849.

⁷² Direction du Départ. de Dolj des Archives nationales, Fond Général Gheorghe Magheru, paquet XXXVI bis, lettre 17, feuille 1.

⁷³ *Et, à la maison, j'avais envie de lui chanter/ Allez, va, l'ours, va jouer, frapper la terre comme un casaque.*

⁷⁴ Direction du Départ. de Dolj des Archives nationales, Fond Général Gheorghe Magheru, paquet XXXVI bis, lettre 20.

⁷⁵ Le Palais Cantacuzino-Paşcanu, bâti à la fin du XVIII^e siècle, a été acheté par la municipalité, par les diligences du maire Nicolae Gane et a servi en tant que siège de la Mairie de Jassy pendant 70 ans. En 1913, l'architecte Nicolae Ghica-Budeşti a fait le projet d'adaptation de l'espace aux besoins d'un bâtiment d'usage public. Depuis 1971, dans l'immeuble du no.8, rue de V. Alecsandri, ont fonctionné les rédactions des périodiques *Flacăra Iaşiuului*, *Convorbiri literare* et *Cronica*.

⁷⁶ *Albina Românească*, no. 7/23 janvier 1849.

⁷⁷ *Ibidem*, no. 16/24 février 1849.

⁷⁸ *Vestitorul Românesc*, no. 1/3 janvier 1850.

⁷⁹ *Ibidem*, no. 3/10 janvier 1850.

⁸⁰ *Ibidem*, no. 5/17 janvier 1850.

⁸¹ *Ibidem*, no. 7/24 janvier 1850.

⁸² *Ibidem*, no. 5/17 janvier 1850.

⁸³ *Ibidem*, no. 15/21 février 1850.

⁸⁴ Ioan Gr. Ghica, *O iarnă la Iaşi (1849)*, in Dan Berindei (ed.), *op. cit.*, p.134; Vladimir I. Ghika, *Spicuri istorice*, Presa bună, Iaşi, 1936, p. 190–191.

⁸⁵ *Gazeta de Moldavia*, no. 16/9 mars 1850.

⁸⁶ Aleksandr Nicolaevitch Lüders (1790–1874), général adjutant baron, commandant de l'armée russe qui a vaincu les troupes révolutionnaires magyares dans le combat de Sighişoara du 31 juillet 1849, ensuite, commandant de l'Armée du Danube dans la campagne russe-ottomane de 1853–1855, gouverneur de Pologne en 1861–1862.

⁸⁷ Musée National d'Art de Roumanie, Cabinet de Dessins et Gravures, inv.46685/720 ; voir aussi Mariana Vida, Elena Olariu (coord.), *Epoca Biedermeier în Țările Române (1815–1859)*, MNAR, Bucureşti, 2014, catalogue d'exposition, p. 131.

⁸⁸ *Journal de Bucarest*, no. 95/7/19 février 1850, p. 337.

⁸⁹ Omer Pasha (1806–1871), militaire de carrière dans l'armée autrichienne, d'origine croate, de son vrai nom, Mihailo Latas, est entré dans le service du sultan et il a évolué dans la hiérarchie militaire ottomane jusqu'au degré de *muşir* (maréchal), commandant des troupes de répression envoyées en 1848, en automne, dans les Principautés Roumaines, ensuite, commandant suprême des armées ottomanes pendant la Guerre de Crimée.

⁹⁰ *Vestitorul Românesc*, no. 12/11 février 1850.

⁹¹ *Ibidem*, no. 93/15 décembre 1851.

⁹² Ion Heliade Rădulescu, *Scrisori din exil*, Bucureşti, 1891, p. 290–291 ; Mircea Anghelescu, *Ion Heliade Rădulescu. O biografie a omului și a operei*, Bucureşti, 1986, p. 315.

⁹³ Bibliothèque de l'Académie Roumaine (BAR), Cabinet de Manuscrits, Al.Christofi à Christian Tell, S 13 (52)/C.

⁹⁴ Direction départ.de Iaşi des Archives Nationales Historiques Centrales, Documents, paquet 612/134 et 135.

⁹⁵ Général adjutant prince Mihail Dmitrievitch Gorceakov (1795–1861), commandant suprême des troupes russes du Danube pendant la Guerre russe-ottomane de 1853–1854.

⁹⁶ *Anno Domini 1854. Lev Tolstoi la Bucureşti*, ed. soignée par Albert Kovacs, traductions par Maria Dinescu, Bucureşti, 2013, p. 167–168.

⁹⁷ *Războiul Crimeii, 150 de ani de la încheiere*, préface, chronologie et coordination Adrian-Silvan Ionescu, Brăila, 2006, p. 11, 22.

⁹⁸ Comte Alfred von Paar (1806–1885), général lieutenant, commandant des troupes autrichiennes de Moldavie, 1854–1856.

⁹⁹ Le prince Grigore Alexandru Ghica était veuf, donc, aux bals, les offices de princesse étaient faits par l'une de ses filles, dans ce cas, même deux : Catinca, mariée avec Nicolae Mavrocordat, fille du premier mariage du prince avec Elencu Sturza et, respectivement, Aglaie, mariée avec Răducanu Rosetti, fille du deuxième mariage du prince avec Ana Cătărgiu.

¹⁰⁰ *Gazeta de Moldavia*, no. 8/17 janvier 1855.

¹⁰¹ Vladimir I. Ghika, *op.cit.*, p. 123.

¹⁰² *Ibidem*.

¹⁰³ *Vestitorul Românesc*, no. 9/31 janvier 1851.

¹⁰⁴ *Ibidem*, no. 2/7 janvier 1856.

¹⁰⁵ *Anunţatorul Român*, no. 93/18 décembre 1857.

¹⁰⁶ *Curier Românesc*, no. 4/12 janvier 1845.

¹⁰⁷ George Potra, *Din Bucureştii de ieri*, Ed.Ştiinţifică şi Enciclopedică, Bucureşti, 1990, vol.I, p.535–536.

¹⁰⁸ Comte Johann Baptist Alexius von Coronini-Cronberg (1794–1880), général lieutenant, commandant, degré de maréchal, des troupes autrichiennes en Valachie (1854–1856), gouverneur du Banat (1859–1861).

¹⁰⁹ *Vestitorul Românesc*, no. 11/9 février 1855.

¹¹⁰ *Ibidem*, no. 98/22 décembre 1855 ; no. 3/9 janv. 1852 ; no. 16/24 févr.–mars 1853.

¹¹¹ *Ibidem*, no. 98/22 décembre 1855 ; no. 3/9 janv. 1852.

¹¹² *Ibidem*, no. 16/24 févr.–mars 1853.